

INGA NALBANDIAN

Dans la Nuit

SCENES DE L'ARMÉNIE MALHEUREUSE

Traduit du Danois par

Marguerite HOLLATZ-BRETAGNE



PARIS
IMPRIMERIE M. FLINIKOWSKI

216, BOULEVARD RASPAIL, 216

MCMXVIII

DANS LA NUIT



INGA NALBANDIAN ET SES ENFANTS.

INGA NALBANDIAN

Dans la Nuit

SCÈNES DE L'ARMÉNIE MALHEUREUSE

Traduit du Danois par

MARGUERITE HOLLATZ-BRETAGNE

PARIS

IMPRIMERIE M. FLINIKOWSKI

216, BOULEVARD RASPAIL, 216

MCMXVIII

PRÉFACE

Pourquoi ai-je écrit ce livre, — de quel droit? — Mon droit est celui de la douleur. Je l'ai payé bien cher. C'est la vie, ou plutôt la mort, qui me l'a donné, et il est pour moi l'héritage sacré du peuple qui était devenu *mon* peuple et qui, chaque jour, s'enfonce plus profondément dans les flots tumultueux de la mer de sang où il va bientôt disparaître.

On s'étonnera peut-être que j'aie présenté ces scènes au public sous forme de nouvelles, au lieu d'écrire seulement un rapport de faits, condensé et précis comme un document historique. Mais pour parler de ces choses, je devais voir avec d'autres yeux et sentir avec d'autres cœurs, autrement je n'aurais pu décrire les événements les plus affreux et les plus incroyables de

cette guerre universelle, les événements qui ont marqué les traces ineffaçables de la mort dans ma vie et dans celle de mes petits enfants.

Et si l'on demande, après avoir lu ce livre de l'Arménie malheureuse : où est la fantaisie, et où s'arrête la vérité ? — je répondrai : les personnages sont naturellement — pour des raisons bien compréhensibles — en partie arrangés mais les événements ! Ils ne sont que de faibles images de la vérité.

S'il y a le moindre doute à cet égard, je renvoie au *Livre Bleu* (1) qui vient de paraître en Angleterre et traite des massacres d'Arméniens. Il estime à 600.000 le nombre des massacrés, mais ce n'est pas même juste. Ce nombre se rapporte sans doute à une date assez éloignée, car dès septembre 1915, j'ai appris par le Patriarcat de Constantinople que le nombre des victimes se montait à 300.000, renseignement absolument sûr, et avant mon

(1) The treatment of Armenians in the Ottoman Empire.

départ de Constantinople en septembre 1916, alors que le Patriarcat était déjà fermé et le Patriarche déporté aux déserts de l'Orient vers Alep, j'ai appris de source tout aussi irréfutable que le nombre des assassinés et des disparus était maintenant tout près de se chiffrer à un million et demi.

L'histoire — la grande impartiale — cherchera un jour qui porte la responsabilité politique des faits incroyables qui ont eu lieu et elle jugera les coupables et leurs complices.

Mon rôle se borne à raconter ce que j'ai vu de mes propres yeux ou entendu raconter. Et ce que j'ai vécu moi-même. Seulement une très petite partie de ce que j'ai vécu moi-même !

Les premiers chapitres du livre ont été écrits à l'hôpital arménien de Constantinople, le reste à Copenhague.

Beaucoup de personnes m'ont demandé quelle part a, en réalité, prise l'Allemagne dans ce qui s'est passé en Arménie.

Je n'ose m'attribuer une compétence

quelconque dans cette affaire dont tous les actes sont plus compliqués qu'on ne se l'imagine.

Mais pour contribuer à la solution de cette question, je veux raconter un petit épisode de mon séjour à Constantinople l'été passé, une scène qui s'est photographiée dans mon esprit et qui fut pour moi comme un trait de lumière dans l'obscurité.

C'est par un beau soir de juin de l'été de 1916, sur l'heureuse côte de Prinkipos. Le soleil descend peu à peu à l'horizon dans la mer de Marmara, une buée voile les minarets de Stamboul et le long des îles des Princes le *Goeben* promène sa coque chargée de mats ; les dauphins jouent dans l'eau claire.

Sur la terrasse d'un des grands hôtels de Prinkipos quelques hôtes, des officiers allemands pour la plupart, commencent à apparaître pour jouir de la fraîcheur du soir. Un jeune capitaine prussien arrive l'un des premiers. Il est ici en permission

avant de partir pour Bagdad. D'un air pensif, il se verse le vin couleur de topaze que le soleil d'orient a réchauffé de sa flamme sur les côteaux de Prinkipos, puis il passe la main sur les pointes de sa moustache qui se dressent d'un air conquérant. Au pied de la terrasse, sur la plage, mes deux petits garçons de six et huit ans jouent parmi les bateaux et autres merveilles. Ils sont brunis par le hâle, pieds nus, bras nus et le cou dégagé. Maints regards bienveillants les suivent de la plage et de la terrasse et bien des sourires accompagnent leur joie lorsqu'ils ont réussi à se mouiller autant que possible sans désobéir à la défense de se jeter dans l'eau exprès. Leur ami, l'officier allemand, les regarde aussi.

« Moi, j'en ai un comme eux, à la maison ».

Il dit cela doucement et au moins pour la dixième fois pendant ces quelques jours. Et il prend son verre et le vide. Puis il le remplit de nouveau et boit encore. Le vin d'or de Prinkipos est bon pour adoucir les douleurs de la guerre.

Ses yeux ne quittent pas les deux enfants qui jouent de tout leur cœur, tandis qu'au-dessus d'eux, sur la terrasse, on parle de ce que toute l'île sait, — car dans l'île ils n'ont que des amis, — et tout le monde parle de ces deux petits garçons qui vont partir dans une semaine pour faire, tout seuls, le voyage de Constantinople à Copenhague, à travers cinq pays en état de guerre, confiés seulement à des voyageurs allemands quelconques qui, par hasard, doivent faire une partie de la route, et puis ensuite, jusqu'à Berlin, abandonnés à la garde d'un conducteur de train inconnu au milieu des officiers allemands, dans le grand express des Balkans.

« Comment osez-vous ? » Cette question revient, certainement aussi pour la dixième fois.

« Parce que je le *dois*. Et puis j'ai confiance en les Allemands. »

Il sourit, d'un sourire tristement sceptique sous la moustache conquérante.

« — Je vous remercie. Mais si c'était *mon* fils . . . »

« — Alors il pourrait sans danger rester ici, il n'aurait pas besoin de partir, tant que vous pourriez lui procurer les vivres nécessaires dans cette ville où nous allons bientôt manquer de tout, mais en tout cas il y serait à l'abri du danger, tandis que les miens ne le sont pas. Le jour, où les persécutions des Arméniens atteindront Constantinople, et comme vous le savez nous avons attendu et craint ce moment-là chaque jour dans ces derniers temps, ce jour-là je ne serai plus sûr du sort des miens, au contraire ! »

Il hausse les épaules. « Oui, naturellement, c'est possible. »

« C'est pourquoi on préfère essayer tous les moyens possibles au lieu d'attendre le pire. Et je vous l'ai dit : j'ai confiance en la bonté et la complaisance bienveillante du peuple allemand. Vos compatriotes ne pourraient certes rien faire de mal à ces deux petits enfants, qu'en pensez-vous ? »

Un coup d'œil méfiant se glisse de mon côté avec la rapidité de l'éclair ; il vacille le long de la grande table et reste suspendu

aux franges de la nappe à thé. Le mot « Belgique » n'a jamais été prononcé entre nous, seulement une fois il a fait une allusion indiquant qu'il avait été à Louvain.

Il vide de nouveau son verre. Tout à coup, presque involontairement, je dis :

« Répondez-moi à une seule question, Monsieur le Capitaine, — puisque nous en sommes venus à parler des massacres des Arméniens, — dites-moi, n'est-ce pas votre conviction, que l'Allemagne en porte aussi la responsabilité? »

Il caresse ses moustaches d'un mouvement fébrile et ses bons yeux fidèles qui ont toujours l'air de chercher un petit garçon bien loin, bien loin, s'égarer sur les ondulations moirées de la mer. Mais cela ne dure qu'un instant et il répond :

« Je ne veux pas mentir, Madame, cela ne servirait du reste à rien ; une fois ou l'autre on le saura, — mais quelque chose d'indécis passe dans son regard qui prend une expression de détresse — mais, l'Allemagne *devait* fermer les yeux. Ne le comprenez-vous pas? »

« Que je le comprenne ou non, c'est sans importance, mais dites-moi seulement une chose : *le motif*. Pour quel motif l'Allemagne a-t-elle été sourde et aveugle devant l'anéantissement du peuple arménien? Y avait-il une autre raison que celle de devoir faire bonne mine à ses alliés, les Turcs? »

Maintenant, la carafe est presque vide.

Et c'est alors qu'il répond, le jeune officier prussien de l'armée impériale de l'année 1916, c'est alors qu'il répond en étreignant son verre d'une main convulsive, tandis que ses yeux fixent le vin d'or de dessous ses paupières nerveusement serrées :

« Oui, il y avait une raison, et je veux vous la dire, Madame. Il fallait que devant l'histoire on puisse apporter la preuve que d'autres ont fait pire que ce que nous avons fait en Belgique. »

Oui, ce n'était pas autre chose.

Mais comme un point final qui termine

violemment cette petite scène, je vois devant moi le visage rageur d'un officier brandebourgeois plus âgé et de haut rang qui, pendant la dernière partie de la conversation est venu s'asseoir non loin de nous.

« Il a bu ! » s'exclame-t-il brutalement.

Puis, tourné vers moi, il dit :

« Je vous en prie, Madame, ne parlez à personne de cette conversation. »

« — Cela, je ne puis vous le promettre, Monsieur le Colonel ! Je me promets même justement le contraire à moi et aux compatriotes de mon mari.

. . .

Les deux petits garçons sont partis. Tout seuls à travers cinq pays en guerre, protégés par des Allemands bons et complaisants.

En même temps, les pires atrocités s'accomplissaient au su et vu des consuls allemands en Asie-Mineure, à Constantinople et partout, où, sous le ciel turc, demeurent des Arméniens.

Le document britannique officiel en fait foi par des chiffres et des rapports. Six-cent-soixante-sept pages pleines des plus incroyables cruautés.

La guerre a brisé presque toutes les illusions que le monde avait encore.

Mais si quelqu'un a nourri le désir que d'autres commettent des choses pires que ce que les Allemands pensent avoir fait en Belgique, ce vœu a été accompli.

* * *

Dans la belle poésie d'Archag Tchobanian : « Berceuse pour notre Mère l'Arménie », écrite après les grands massacres de 1896 — qui à présent ne sont plus les plus grands — on lit ces lignes :

Maintenant tu es assise, ombre douloureuse,
Dans l'amas désolé des ruines fumantes.
La bise mord tes blessures
Et le sang dégoutte de tes seins bleuis.
Lentement tu remues la tête et tu pleures,
Et d'une voix indiciblement douce tu chantes une
[berceuse,
La berceuse pour tes enfants tombés dans leur
[sang,

Et pour ceux qui errent aux quatre coins du
[monde;
La berceuse pour les jeunes flammes et pour les
[beaux yeux
Qui s'étreignirent et s'obscurcirent,
Et pour ceux qui survivent et qui souffrent encore
Dans les cachots, dans la misère, et dans le sombre
[exil.

Je suis de l'autre côté de la frontière, —
parmi ceux qui ont été brisés, au milieu du
peuple qui est devenu le mien, au milieu
des morts.

Mes compatriotes danois comprendront
que ce petit livre est devenu une plainte,
une note triste de la « Berceuse pour notre
Mère l'Arménie. »

Une berceuse pour les jeunes aigles qui
sont tombés et pour les beaux yeux qui se
sont fermés.

Villa des Roses, Birkerød.

Mars 1917.

I. N.

BARDISAK

*A Monsieur Vahann Ohannian, Directeur
de l'Hôpital Arménien de Constantinople,
à Jédi Koulé.*

*Robert College,
Rouméli Hissar,
le 10 juin 1915.*

« Mon cher M. Vahann,

« Nous autres Américains, nous avons la réputation d'être business-men et l'on dit, en général, que nous n'avons pas l'habitude de faire du sentiment.

« Je pense donc qu'en ma qualité d'Américain, je puis être considéré comme digne de foi dans la matière dont je veux vous entretenir et je suis bien loin de vouloir faire du sentiment. Mais je n'ai pas honte de l'avouer, mon cœur a été déchiré comme de la chair vive, et mes nerfs, d'habitude si

solides, vibrent encore de douleur d'avoir vu ce que j'ai vu.

« M. Vahann, Bardisak est vide !

« Vous le savez, oui. Mais moi, je l'ai vu, M. Vahann. Notre ravissant Bardisak. Je ne peux plus dormir depuis que je suis revenu de là-bas.

« Vous souvenez-vous de notre excursion, en été, il y a quatre ans ? »

Vahann Effendi s'arrête dans sa lecture et laisse reposer la lettre sur ses genoux ; il ferme les yeux. Autour de lui tout est tranquille, la nuit est tombée.

Il le sait, oui. Bardisak est vide. C'est fini. Il y a une semaine que l'évacuation a commencé. Dans deux ou trois jours, tous seront déjà bien loin, en route vers le désert de Syrie. C'est en vain que le Patriarcat a intercédé auprès de Talaat Bey pour qu'on ménageât les huit mille paisibles et laborieux habitants de la petite ville.

S'il s'en souvient de l'excursion qu'il a faite là-bas avec les Américains ! Oui ! oui, comme si c'était hier. C'était en été et lui et son frère et d'autres Arméniens professeurs au Robert College avaient parlé à leurs amis et collègues américains du petit paradis caché tout au haut des montagnes, au fond du golfe d'Ismidt, un grand village de

montagne, complètement arménien avec des sources sulfureuses jaillissantes au milieu d'une végétation merveilleuse. Avec cela, un air si pur que l'on pouvait se croire dans les Alpes, comme les Américains l'avaient dit plus tard : jusque-là, ils s'étaient toujours plaints de ne pas savoir où aller en été, car aux Iles des Princes c'était trop chaud pour eux.

« D'abord les huit heures de mer sur le pont étroit et sale du bateau à voile du fjord, pont surchargé d'hommes, de bêtes et de marchandises de toutes sortes exhalant une odeur pénétrante et chaude. Vous souvenez-vous de la clarté limpide du golfe et de la douce brise qui venait de l'Olympe. Et comme les dauphins jouaient autour du bateau ! Les Iles des Princes se profilaient dans le lointain, souriant vers le ciel et à leur propre image, et nous rappelaient Capri et Ischia.

« Et devant nous la mer, la mer immense. Ah ! comme c'était plus frais que le Bosphore ! Et les montagnes, lorsque nous approchâmes de l'intérieur du golfe ! Quelle paix délicieuse ! Qui se serait douté que nous étions seulement à huit heures de Constantinople après un lent voyage.

« Et puis la montée à cheval dans la tran-

quillité du soir, à travers la végétation la plus exubérante et le paysage le plus idyllique que j'aie jamais vus sur le sol turc. Comme la lune était grande, et comme l'air était embaumé du doux parfum des roses des haies et des tilleuls et des accacias qui croissaient au hasard au milieu des champs. C'est là que pour la première fois, depuis que nous étions en Turquie, nous entendîmes le chant des rossignols ; ils se répondaient, toujours deux à la fois, tantôt de la riante vallée alpestre et tantôt du fond de leur cachette dans le petit bois de mûriers.

« Et la lune montait et montait et éclairait les grandes cimes au-dessus de Bardisak dont nous pouvions bientôt apercevoir les rares petites lumières qui brillaient aux fenêtres des maisons. Nos guides éteignirent leurs lanternes car le chemin montant se déroulait devant nous sous les rayons de la lune comme un blanc ruban d'ivoire.

« Vous souvenez-vous de notre grand chien, Gordon, qui était aussi pour la première fois dans ces parages, et qui courait et sautait d'un cheval à l'autre pour voir si nous étions bien tous là ? Nous étions trois ou quatre jeunes couples et nous avions avec nous nos petits enfants qui peu à peu s'endormaient. Alors vous avez dit : « Donnez-

moi le petit », et vous l'avez tendu le premier à l'un des guides comme si c'était la chose la plus naturelle du monde — et ainsi de suite des autres. Nos femmes étaient d'abord inquiètes car nous ne connaissions pas ces Arméniens tout noirs qui conduisaient nos chevaux au clair de lune. Mais nous vîmes qu'ils prenaient nos enfants dans leurs bras si doucement qu'il nous semblait que jamais nous n'avions vu des étrangers les prendre ainsi, — et ils dirent quelques brèves paroles à leurs chevaux qui se mirent à avancer d'eux-mêmes, tandis qu'eux, avaient les mains prises par leurs nouveaux fardeaux. Et le chien courait de l'un à l'autre et suivait les bébés des yeux, mais les mères étaient subitement devenues aussi tranquilles que si les petits avaient été en sûreté dans leurs berceaux. »

Vahann Effendi ferme de nouveau les yeux et laisse défiler devant son esprit les images de ce soir-là. Il lui semble qu'il les revoit distinctement ces jeunes femmes à cheval plongées dans la rêverie de ce clair de lune enchanteur et ayant presque oublié l'existence de ceux qui les entouraient; de temps à autre seulement, elles jetaient un coup d'œil sur les hommes noirs et forts qui portaient leurs enfants.

Et tout à coup l'une d'elles s'était mise à chanter tout doucement :

Home, sweet home,

et tous s'étaient bientôt joints à elle ; même les guides, qui avaient souvent entendu ce chant à l'école américaine de Bardisak, chantonnaient la mélodie.

« Je me rappelle que vous nous racontiez en marchant que ce Bardisak était appelé par vos compatriotes « la Petite-Arménie » et que, dans cette ville perdue dans les montagnes, les mœurs de vos pères s'étaient conservées aussi fidèlement qu'en Arménie même, et que vous, qui y êtes né et y avez grandi, vous pouviez reconnaître votre vraie patrie en trouvant son image, là, à Bardisak. »

Oui, c'était vrai. Mais trente ans de travail acharné à l'hôpital arménien de Constantinople l'avait tenu éloigné de Bardisak. Il n'avait presque jamais pris de vacances, seulement pendant l'été en question il s'était donné quinze jours de congé pour reposer son cœur malade et avait fait cette excursion avec les Américains. C'était la première fois qu'il revoyait Bardisak après de longues années et ce devait être la dernière. Qui

pouvait prévoir une guerre universelle !

« Et comme nous avons été étonnés, nous autres business-men Américains quand, descendus de cheval devant la petite auberge là-haut, il fut question de payer nos guides. Je vois encore le plus grand et le plus noir d'entre eux s'avancer vers vous avec un mouvement de refus plein d'une noble fierté en disant d'une voix brève et tranquille : « N'es-tu pas Vahann Effendi de l'hôpital ? Les chevaux ne coûtent rien. » Nous autres Américains, nous ne nous répandons pas non plus en paroles inutiles et nous ne trouvâmes rien à dire, je m'en souviens bien, quand vous nous traduisîtes la réponse de l'homme de la montagne, comme une chose toute naturelle.

« Et votre lorgnon d'or, que vous aviez perdu en route, cette fois où vous aviez pris la place d'un des hommes pour conduire par la bride le cheval de la vieille Mrs Davis qui ne se sentait pas sûre. Ce n'était sûrement pas même déjà l'aurore quand un des guides est revenu à l'hôtel avec le lorgnon qu'il avait trouvé. »

Vahann Effendi sourit à ce souvenir ; il pense à ce qui accompagnait le lorgnon : une énorme poignée de mûres fraîches, « car »,

avait dit l'homme, « une fois, tu as pris mon neveu à l'hôpital quand même tout le monde nous disait qu'il n'y avait plus de place. Ce qu'il avait? Ne t'en souviens-tu pas? Il avait eu la mâchoire brisée par le bâton des gendarmes parce qu'il avait chantonné « Notre Mère l'Arménie » en faisant son ouvrage, en séchant les feuilles de tabac. »

Le lendemain et tous les jours suivants il en était venu d'autres, et d'autres encore, et tous avec des présents, produits des jardins ou des ménages, ou de l'industrie de la petite ville, et tous disaient simplement : « N'es-tu pas Vahann Effendi de l'hôpital? »

Vahann Effendi passe la main sur son front si lourd de soucis. Oui, cet été-là, il avait senti qu'il lui avait pourtant été donné de faire quelque chose et que, si sa propre existence était solitaire et si, comme il lui semblait, la fleur était tombée pour toujours de l'arbre de sa vie depuis que son fils Archag était mort, il avait pourtant marqué sa trace dans l'activité florissante de l'hôpital qui exerçait ses bienfaits envers les enfants de la nation, et les fruits de son zèle croîtraient ici et là et même dans la « Petite Arménie ». Il l'avait cru! Mais maintenant, maintenant. Tout était en vain. La nation était déracinée. Ce qui restait au nombre des vivants n'était qu'une goutte d'eau dans la

mer! Tous étaient morts assassinés, ou avaient péri lamentablement dans la misère de l'exil, tués par les maladies des marais ou par la famine dans les montagnes ou le désert.

« Vahann Effendi, les larmes et le sourire se mêlent dans mon cœur, quand je m'arrête au souvenir de ce qui était une fois, et quand je me réveille à la réalité, et pense à ce qui est maintenant.

« Vous rappelez-vous quand nous avons longé la grande rue du village, en somme la seule vraie rue, où les femmes étaient assises devant leurs portes et faisaient de la dentelle, beaucoup avec un enfant à la poitrine; elles nous regardaient de leurs beaux yeux pleins de douceur, et se levaient sur notre passage. C'était parce que vous étiez avec nous, mon cher M. Vahann, nous l'avons bien vite compris, autrement c'est seulement lorsqu'elles voyaient des prêtres que ces femmes se levaient.

« Et le jour où nous avons été chercher un endroit sur la pente de la montagne où plusieurs d'entre nous, parmi les jeunes, rêvaient de se bâtir des maisonnettes d'été, et la promenade de plus en plus longue parce que nous ne pouvions nous rassasier de toute cette splendeur et quand nous sommes allés

toujours plus haut et toujours plus haut, en suivant le petit sentier escarpé à travers une profusion de rhododendrons rouges et bleus tout en fleurs, nous avons fini par arriver à la plus curieuse des petites forêts. Là nous nous sommes couchés sous les vieux hêtres géants qui se dressaient dans le ciel d'Asie près des sources ruisselantes sur leur lit rocailleux et dont la principale, la Sourpe (1)-Minas, la source sacrée, remplissait la Fontaine des Pèlerins, au vieux mur de pierre tout criblé de noms, et qui était une image de paix si délicieuse dans cette solitude de la montagne que nous en étions remués jusqu'au fond du cœur.

« Et quelle vue de là-haut ! On voyait loin, bien loin par-dessus les montagnes, jusque de l'autre côté du golfe, par-dessus Ada-Bazar et par-dessus Bardisak et les sommets crénelés du chemin qui conduit à l'Ancienne Nicée. Pourquoi n'y avons-nous pas fait notre excursion dans cette Ancienne Nicée ! Vous disiez que le chemin n'était pas sûr, et qu'il fallait attendre un autre été où nous pourrions alors, en qualité d'Américains, avoir une escorte d'hommes armés. Nos femmes se réjouissaient comme des enfants en pensant à ce tour et assuraient

(1) Sainte.

qu'elles supporteraient bien les huit heures de cheval jusque là-bas.

« Et vous rappelez-vous les femmes de Bardisak ! Ces belles jeunes femmes aux yeux doux et rayonnants, avec leur magnifique chevelure noire presque toujours tressée en plusieurs nattes et avec leur sombre costume national. La deuxième fois que nous fîmes l'excursion à Sourpe-Minas, le jour de la fête de la Sainte, nous les vîmes toutes arriver là-haut, ces femmes de Bardisak, avec leurs nombreux enfants. Ce jour-là, vous n'étiez pas avec nous, M. Vahann, vous aviez remarqué que c'était trop haut pour votre cœur malade. Nous étions assis tout seuls à la lisière de la forêt et regardions les paysannes. Elles allumaient de petits bûchers pour faire rôtir leurs morceaux de mouton et allaient en chantant chercher leur eau à la source sacrée. Plus tard, les hommes arrivèrent aussi ; ceux qui travaillaient dans les fabriques avaient reçu congé pour l'après-midi. Comme ils dansaient et chantaient tous ensemble ! Ils tournaient autour des feux sur le gazon vert et doux et leurs voix sonores accompagnaient seules leurs rondes tranquilles et gracieuses. Ils n'avaient pas d'autre musique, ils chantaient et dansaient en frappant dans leurs mains. Les vieux, qui ce jour-là, avaient gravi la montagne de leur

pas chancelant, étaient assis en rond sur l'herbe et reprenaient aussi le refrain en frappant l'une contre l'autre leurs mains tremblantes tandis que la joie rayonnait sur leurs vieux visages, et les enfants qui étaient trop petits pour être dans le grand cercle étaient aussi assis par terre et regardaient de leurs yeux naïfs l'heureuse danse des parents.

« En bas, le golfe étincelait, profond et large, et de l'autre côté on voyait les maisons de la ville d'Ismid, et la fumée des chemins de fer qui couraient vers Constantinople.

« Puis quand la chair de mouton fut à point, ils se mirent à manger en riant et en plaisantant, et à boire le vin doré et doux de Bardisak, le produit de leur propre terre. Personne ne nous faisait grise mine à nous autres étrangers, assis parmi eux. Ils savaient que nous étions Américains et nous avions prouvé que nous leur voulions du bien quand nos compatriotes avaient bâti chez eux l'école et l'asile pour les orphelins des grands massacres de 1896. C'est ce jour-là justement que j'ai appris que c'est sur votre initiative, M. Vahann, que l'école a été bâtie à Bardisak, à cause de son climat si sain, et que c'est vous qui aviez aidé notre ambassadeur à en obtenir la permission.

« Le jour de cette fête près de la source

de Sainte-Minas, je vis une vieille femme, grande et majestueuse avec ses cheveux gris en tresses sous le mouchoir noir que vos paysannes ont l'habitude de porter. Elle arriva, portant elle-même sur son dos encore bien droit le corps d'une brebis et elle se mit à rassembler les branchettes pour faire son feu. Quand tout fut en ordre et la broche placée, elle assit à côté quelques-uns de ses petits-enfants, ou peut-être de ses arrière-petits-enfants, pour la surveiller, et elle-même n'alla pas se mettre avec son tricot à côté des autres vieilles qui regardaient, oh ! non, elle entra dans le cercle qui s'ouvrit volontiers pour elle et, comme les plus jeunes, elle prit part à la danse et au chant jusqu'à la fin. De temps en temps seulement, elle retournait à son feu et à son rôti et c'étaient des coups secs qu'elle distribuait aux plus jeunes de la famille lorsqu'ils avaient oublié leur besogne et regardé les danses au lieu de tourner la broche quand c'était nécessaire. »

Un sourire passe de nouveau sur le visage de Vahann Effendi. Oui, cela ressemblait à la vieille mère Mannig, car c'était elle en effet. Elle était la seule parmi les vieilles de là-bas qui prit encore part aux danses le jour de la Sainte-Minas. Elle était la doyenne de Bardisak et avait une grande influence dans le village. Elle avait son franc-parler

quand on faisait quelque chose qui ne lui plaisait pas, par exemple quand quelqu'un prétendait vouloir émigrer en Amérique, ou voulait quitter les plantations de tabac pour s'en aller chercher du travail à la ville, ou bien quand on parlait de se joindre aux partis révolutionnaires parce que la domination turque était de nouveau devenue insupportable malgré la constitution. Mannig faisait son possible pour soutenir les efforts du village qui cherchait à faire progresser son industrie. Elle avait été trouver le Vali turc lui-même, une année avant la guerre, lorsqu'il était question d'avoir son autorisation pour construire la nouvelle route qui devait aller jusqu'à la mer, afin qu'un omnibus-automobile pût monter et descendre une ou deux fois par jour. Saïd Bey s'était moqué d'elle et lui avait dit d'aller à Stamboul présenter son désir au Ministère et Bardisak continua, comme par le passé, à employer la vieille route où l'on alla à cheval comme d'habitude.

« Et le jour où nous avons visité la plus grande des deux manufactures de soieries où le propriétaire, le riche Grigor Minassian, nous a tout montré lui-même. Dans les greniers, il y avait des milliers de cocons, des jaunes et des blancs, en énormes tas. Oui, je les évoque sans cesse tous ces bons et paisi-

bles souvenirs pour chasser l'image de ce que j'ai dû voir plus tard.

« Et le jour où quatre heures à cheval nous conduisirent à la Chute de Nichan. Vous rappelez-vous la joie des enfants en voyant l'immense cascade, dont le bruit étouffait leurs cris de joie? Pour nous, qui avons voyagé en Norvège, c'était une réminiscence de la cascade de Voerring à Hardanger.

« Et les chants le soir! C'est encore ce qui me semble le plus doux souvenir. Les chants dans les pâturages, le soir, au soleil couchant, quand le bétail rentre au son de ses clochettes, que le golfe en bas s'assombrit et que les étoiles s'allument l'une après l'autre et répandent leur douce lumière d'or. Ah! comme ils chantaient, comme ils chantaient! Vous souvenez-vous de la « Rentrée des Buffles » qui a pour refrain le cri prolongé des bouviers. Et le drôle de petit « Lepo-e-lello! Lepo-e-lello! »? Je vous avais demandé de me le traduire car vous riez d'un rire d'enfant avec les autres en entendant ce chant. Mais vous avez continué de rire en disant que ce chant-là ne *pouvait* pas être traduit, il n'avait point de sens, tout le charme était dans la mélodie et surtout dans le refrain, et pourtant, disiez-vous, toute l'âme du peuple arménien était dans ce petit chant. Plus tard, nous l'avons entendu dans

des concerts avec beaucoup d'autres chants populaires arrangés par votre grand chanteur et compositeur Komitas Vartabéd. Vous ai-je déjà dit que mes sœurs les lui ont entendu chanter dans les grands concerts qu'il a donnés l'année suivante à Paris? Et les berceuses! Et les chants pour les morts! Et surtout les chants d'amour! Et les innombrables chants d'émigrants! M. Vahann, croyez-en un honnête Américain lorsqu'il vous dit qu'il partage votre deuil. Maintenant les chants sont plus que jamais l'expression de l'âme du peuple arménien, mais il ne reste presque plus personne pour les chanter.

« Ma lettre devient trop longue. Je dois passer au récit de ce que je veux que vous sachiez : comment c'est *maintenant* à Bardisak! C'est vous-même qui me le demandez dans votre lettre.

« Mon collègue, le Dr. Lewis et moi, nous fûmes chargés par l'ambassade d'aller à Bardisak pour protéger Miss Hudson et son école puisque les Arméniens devaient être déportés. Nous reçûmes un permis de route, c'est donc dans la « zone défendue », comme vous le savez. On nous remit aussi trois cents livres sterling sur les sommes qui étaient arrivées pour les proscrits de la part de leurs compatriotes d'Amérique.

« Quand nous arrivâmes là-bas, tout était dans l'égarément et un indescriptible désespoir. Dès le lendemain devait avoir lieu le premier départ d'Arméniens. Nous avons vu près du pont les bateaux qui leur étaient destinés. Toutes les maisons du village étaient à moitié vides; les gendarmes vendaient à l'amiable les meubles et les vivres aux paysans turcs des environs, qui se trouvaient déjà dans la place pour en prendre possession. On avait fait venir de la zone de guerre une quantité de musulmans sans foyers; là, comme dans les autres vilayets arméniens, ils trouvaient maison et mobilier gratis et l'occasion de gagner leur vie.

« Déjà les coups de bâton et les coups de couteau pleuvaient sur les malheureux qui ne se laissaient pas de bon gré chasser de leur maison et de leur pays natal pour être voués à une mort certaine. La police était venue en force d'Ismidt et de Stamboul. L'église, la ravissante vieille église, ressemblait à une écurie. Les fenêtres étaient brisées, les autels pillés et dévastés et comme les gendarmes voulaient mettre le feu à l'église parce qu'une foule de gens y avaient cherché refuge, il y eut panique et une quantité de malheureux furent foulés aux pieds. Le feu ne prit pas dans le vieil édifice de pierre, mais à l'intérieur une des nefs de

côté devint la proie des flammes, vous savez, celle avec les anciennes sculptures sur bois qui étaient si belles. C'est sûrement vous, M. Vahann, qui les aviez fait apporter ici d'une des églises des cinq vilayets que le gouvernement a fait fermer il y a quelques années.

« Le paisible village était méconnaissable. Partout des cris et des larmes, de la brutalité et du désordre. On voyait des femmes enceintes, à moitié folles de peur, qui remplissaient des sacs de linge et de couvertures pour les nouveau-nés qu'elles allaient enfanter sur les pierres de la route ou dans les gorges de la montagne, là-bas dans l'inconnu plein d'horreurs où elles devaient se rendre. Et la police vint et leur arracha les sacs remplis pour les donner aux Musulmans. Pourtant j'en ai vu plusieurs, des hommes et des femmes, qui revenaient sur leurs pas et rendaient aux femmes les paquets qu'on leur avait pris, saisis eux-mêmes de pitié en voyant leur état. Mais la plupart des malheureuses renonçaient d'avance à l'enfant qu'elles portaient dans leur sein et pensaient seulement encore à faire vite autant de pain que possible pour emporter de quoi donner à manger aux enfants plus grands.

« Près de l'église, près de la pharmacie et

vers l'école, il y avait beaucoup d'hommes garrottés. Quoique on eût pris toutes les armes le jour avant, ils avaient essayé de défendre leurs femmes et leur foyer. Je n'oublierai jamais ces visages. L'un d'eux, ayant coupé avec ses dents le lien qui l'attachait, je le vis abattre un gendarme d'un seul coup. Mais aussitôt, trois coups de revolver le mirent lui-même par terre : il ne bougea plus. On le laissa là, pour effrayer les autres. Mais il fut loin d'être le seul. Beaucoup de ses camarades se disaient : « Faisons comme lui, nous serons quand même tués en route. Mieux vaut en finir maintenant, avant de voir nos femmes violées et nos enfants mourir de faim. »

« Plus tard, j'ai entendu dire que des bandes de jeunes gens s'étaient emparés de bâtons ou d'autres objets dont ils s'étaient fait des armes, et qu'ils s'étaient frayé passage à travers le cercle de gendarmes qui entourait la ville et enfuis dans les montagnes pour y attendre le jour de la vengeance. Comment y vivront-ils ? On ne peut se soutenir, à la longue, en ne mangeant que des baies et des racines. Et que feront-ils en hiver ? Et pendant plusieurs hivers peut-être ?

« Un instant, tout le bourg fut menacé par les flammes : plusieurs avaient mis le

feu à leur maison et à leurs récoltes pour ne pas les laisser entre les mains des Turcs. Mais le feu fut éteint. De l'une des maisons, je vis, au dernier moment, que l'on transportait une vieille femme. Elle venait d'être frappée de paralysie et ne pouvait plus ni parler ni se remuer. Je la reconnus. C'était celle qui avait dansé si énergiquement devant la Source de Sainte-Minas.

« J'ai vu ses yeux pendant que ses fils la portaient.

« Plus tard, j'ai appris qu'elle était morte pendant la nuit sans avoir recouvré la parole. Elle avait sans cesse remué la mâchoire et essayé d'articuler quelques mots que personne ne pouvait et n'avait le temps d'essayer de comprendre.

« Ceux des hommes qui tentèrent d'utiliser leurs ânes ou leurs mulets pour transporter des vêtements et des provisions, furent saisis par la police et garottés et virent les gendarmes s'emparer des bêtes et de leurs chargements. Le docteur Lewis, qui comprend le turc mieux que moi, m'a raconté qu'en même temps ils entretenaient les malheureux du récit de ce qui s'était passé les jours précédents dans les autres endroits; comment, par exemple, le couvent d'Armache, qui est dans le voisinage, avait été pillé jusqu'à la dernière miette, comment les joyaux

antiques avaient été saisis et les tapis précieux vendus aux Turcs pour quelques Medjidiés, et comment des moines, le savant Meguerditch Vartabèd, ayant voulu défendre l'église et les biens des pauvres, avait été lié les mains derrière le dos et fusillé sur place.

« A l'école de Miss Hudson, il y avait des centaines de mères avec leurs enfants sur les bras, qui y cherchaient refuge et protection et la suppliaient de cacher les enfants pour qu'ils ne soient pas envoyés en exil. Que pouvait-elle faire? A un certain moment où je me frayais passage à travers le vestibule, je la vis debout au milieu de ces femmes, distribuant tout ce que l'école possédait en fait de vivres et de vêtements d'enfants; elle avait de chaque côté d'elle un gendarme armé de la baïonnette. Deux de ces mères désespérées lui tendaient leurs petits enfants malades. Elle laissa tomber ce qu'elle avait entre les mains, prit les petits dans ses bras et les porta dans sa propre chambre à coucher où je vis les gendarmes la suivre et lui arracher les enfants avec la violence la plus brutale. Elle fut jetée contre le mur. Je l'entendais répéter sans interruption : « Dieu vengera ça. Dieu vengera ça. Mes pauvres amis, Dieu vengera ça! »

Nous dûmes renoncer à l'éloigner. « Je

reste ici, tant qu'il en restera un » répondit-elle brièvement. Elle avait refusé d'obéir à l'ordre d'évacuation qu'elle avait reçu de Stamboul le matin même et en raison duquel, elle aurait dû quitter immédiatement « la zone détendue ».

« Ils ne veulent pas que l'on soit témoins de leurs actes », avait-elle dit avec hauteur.

« Le docteur Lewis déclara au chef de la police de la part de l'ambassadeur des États-Unis qu'il était responsable de la vie et de la sûreté de Miss Hudson. « Alors veillez à ce qu'elle s'en aille d'ici » fut la réponse. « Je ne peux rien garantir, elle reste malgré l'ordre du Gouvernement et elle n'a pas le droit de protéger les émigrants. »

« Elle n'en avait pas non plus le pouvoir ! Dix par dix, les femmes qui s'étaient réfugiées à l'école, furent garottées et conduites sur le lieu de départ avec leurs enfants. Les hommes étaient tous enchaînés.

« Quelque chose de semblable se passa aussi à la fabrique Minassian. Tout y était en désordre et en agitation. Le sol était couvert de milliers de cocons écrasés. Des enfants turcs s'étaient amusés à les jeter dehors par les lucarnes ; c'était la récolte de toute une année.

« Dans la grande villa du propriétaire, maison si hospitalière et si raffinée, on était

occupé à emballer le strict nécessaire en fait de vêtements, de couvertures et d'ustensiles de ménage.

« Mme Minassian, debout devant sa maison, distribuait toutes ses provisions et le contenu de toutes ses armoires. Quand elle nous aperçut, nous qui avions joui si souvent de sa large et aimable hospitalité, elle nous cria par-dessus la foule :

— « Savez-vous quelque chose de mon mari? Est-ce qu'on ne viendra pas à notre aide? »

— « Nous ne savons rien du résultat. Mais, vous-même, Madame? » C'était affreux pour nous de penser que cette femme, si distinguée et d'un esprit si cultivé et si fin, cette femme qui appartenait à la plus riche bourgeoisie de Péra, devait s'en aller avec tous les autres et partager les misères de l'exil.

— « Je dois partir avec les autres », dit-elle d'une voix brève. « Nous partageons tous le même sort; Mrs Hagopian aussi, quoiqu'elle soit anglaise d'origine, comme vous savez. Elle ne veut pas se séparer de son mari et de ses compatriotes. »

« Nous nous fîmes un chemin à travers la foule compacte des malheureux qui se pressaient devant sa porte et nous arrivâmes à elle. Elle était debout sur le perron et se pen-

chant un peu vers nous, elle dit vite et à voix basse, quoique le gendarme qui était à côté d'elle ne comprit pas l'anglais :

— « Pourquoi êtes-vous venus? Nous laisse-t-on donc sans secours! Vraiment... je le savais presque d'avance. Mais racontez bien à l'Ambassade d'Amérique ce que vous avez vu ici; racontez tout ce que vous avez vu! Je vous le dis avec l'autorité d'une mourante. Il faut qu'on en demande compte à l'Allemagne! Tout ceci n'aurait jamais pu arriver si l'Allemagne n'avait pas fermé les yeux et les oreilles! »

« Nous lui laissâmes le soin de distribuer la somme d'argent que nous avions avec nous. Elle nous en remercia avec émotion. Alors elle entra dans sa maison et fit apporter dehors de magnifiques tapis persans et des objets d'art en bronze et en argent.

— « Avez-vous encore de l'argent sur vous? » demanda-t-elle rapidement. « Mon mari revient ce soir de Péra avec de grosses sommes, mais beaucoup de ceux-ci — et elle montrait la foule — doivent partir dès aujourd'hui. Ainsi cela presse. »

« Nous lui donnâmes tout ce que nous avions sur nous, mais avant d'avoir eu le temps de refuser ce qu'elle nous tendait des choses qu'elle avait fait apporter, un gendarme s'interposa. Il parla d'un ton poli. La

riche propriétaire était traitée autrement que les pauvres paysannes.

— « Nous avons nos ordres, Hanum Effendi. Tout cela doit être réservé pour les Turcs. »

— « Ne t'ai-je pas donné assez de bakschich? » répondit-elle d'un ton amer.

— « Ce n'est pas cela, Hanum Effendi », dit-il à voix basse, « mais demain le Vali arrive pour entrer en possession de tout ce qui lui plaira dans votre maison. Et Saïd Bey ne plaisante pas. Et il amène des amis avec lui... ils ne se contenteront pas de peu. »

— « Demain, je serai à bien des kilomètres d'ici », répondit-elle, « mais aujourd'hui encore je peux procurer à ces malheureux un peu d'argent avec ce qui m'appartient, à moi et à mon mari. »

— « Hanum Effendi, à quoi bon? on leur prendra l'argent aussitôt qu'ils arriveront à Konia. »

— « Mr. Jakson, nous dit-elle d'une voix pénétrante, Dr. Lewis! Rappelez-vous ces paroles et répétez-les, répétez-les. N'oubliez rien de ce que vous avez vu ici. Faites tout votre possible pour que contre-ordre soit donné. »

« Elle n'avait pas le temps d'en dire davantage; la distribution l'absorbait. Toutes les mains tendues et les yeux suppliants

l'appelaient. Son fils unique, un garçon de dix-sept ans, l'aidait avec intelligence. Il donnait les secours d'une manière systématique et était pour sa mère un soutien plein d'énergie. Pas une minute, ils ne pensaient à eux-mêmes.

« C'est de la villa de M. Minassian que partit le premier groupe de malheureux. Les gendarmes les escortaient en marchant de chaque côté et derrière eux. A peine furent-ils en route que les premiers coups de bâton se mirent à pleuvoir et la misère commença. L'air retentissait de cris et de gémissements. Bientôt nous les vîmes s'éloigner comme un ruban noir qui se déroulait là-bas, sur le chemin de la montagne à travers le délicieux paysage; le premier groupe de misérables, était suivi d'un autre, et d'un autre encore; ils s'éloignaient de leur village qu'ils quittaient pour la première fois et, ils le savaient bien, pour aller à la mort.

« Ce même jour, à l'aube, M. Minassian était parti pour Constantinople afin d'essayer d'obtenir du secours auprès de notre Ambassadeur. Vous savez aussi bien que moi que, lorsque notre Ministre et le Patriarche demandèrent ce jour-là audience à Talaat Bey, il refusa de les recevoir. Et cela quoique l'Ambassadeur d'Allemagne lui-même eût essayé de s'adresser à la Porte pour

demander qu'on arrêtât les massacres. Il avait aussi réclamé à Berlin, comme vous le savez sans doute, puisque c'est chose connue qu'à cause de cela il a dû donner sa démission.

« Quant à notre Ambassadeur, il reçut avis de la Porte que les autorités se réservaient le droit « dans certains cas » de fermer et de confisquer Robert-College. Oseraient-ils exécuter leur menace? Cela, c'est une autre question, il est vrai.

« Mais les consuls d'Allemagne en Asie Mineure! Que Dieu leur pardonne d'avoir, cet été, abandonné si lâchement aux Turcs un peuple sans défense! Nous autres Américains, nous en savons là-dessus plus long que personne, car nous avons dû voir comme on vidait nos hôpitaux et nos écoles et traînait les enfants au carnage jusqu'à ce qu'ils fussent tous anéantis. Et à quoi servaient nos télégrammes? Ils n'étaient pas expédiés. A quoi servaient nos représentations auprès des alliés des Turcs, les consuls d'Allemagne? Ou bien nous n'étions pas reçus, ou bien un haussement d'épaules était la seule réponse. Cela arriva par exemple au docteur White qui vient d'arriver de là-bas et se trouve maintenant ici au Collège. Quelques-uns donnèrent comme prétexte que le Gouvernement turc avait bien le droit d'expulser tous les Ar-

méniens pour qu'ils n'aillent pas se joindre aux Russes. Mon Dieu! est-ce pour cela aussi qu'on assassinait les enfants par milliers et qu'on violait toutes les femmes, même les vieilles, avant de les tuer, ainsi que les rapports des témoins oculaires en font foi! Est-ce pour cela qu'on pillait les maisons arméniennes de villages entiers, et que les habitants — même ceux qui n'auraient pu donner la moindre chose aux Russes, si les Russes, un jour, avaient pu venir aussi loin vers l'Ouest — étaient chassés à coups de fouet et de baïonnettes et forcés à une longue et cruelle marche vers le désert?

« Y a-t-il dans cette guerre universelle quelque chose de plus déraisonnable, de plus sauvage dans sa férocité, de plus cruel dans sa barbarie? et surtout quelque chose de plus irréparable! Ailleurs, en Belgique, dans le Nord de la France, en Pologne, en Serbie, la compassion des neutres et des secours organisés en grand style et à temps ont réussi à remédier à certains maux, et des milliers de civils n'ont pourtant pas été massacrés systématiquement. Il y a eu des souffrances et des malheurs indescriptibles, mais pas à un tel point le mal irréparable : la mort. Et il n'y a pas eu non plus cet anéantissement méthodique de l'avenir de la nation : le meurtre en masse des enfants.

« M. Vahann, voilà ce que j'ai vu dans notre cher Bardisak, tout cela et plus encore ! Nous en avons remis un rapport détaillé à notre Ambassadeur, et je ne désire rien plus ardemment que d'avoir l'occasion de certifier sous serment que j'ai vu toutes ces choses. J'espère que, lorsque le démon de la guerre sera abattu, le jour viendra où l'Amérique appellera les témoins oculaires et les invitera à dévoiler tous ces drames.

« Adieu, M. Vahann, je vous serre la main en pensée, ne pouvant le faire autrement. Vraiment, j'ai honte d'appartenir à une nation qu'on appelle civilisée puisque la civilisation ne donne pas même le pouvoir de faire le bien. Après avoir vu l'impuissance des États-Unis dans cette affaire, je ne crois plus à la civilisation. C'est un mot seulement, vide comme beaucoup d'autres, un des faux dieux à qui la guerre a arraché le masque, une friponnerie. C'est l'égoïsme général qui conduit le monde. Si nous y avions vu notre avantage, nous serions intervenus, mais nous avons été lâches et égoïstes. Et c'est ainsi qu'un des plus anciens et des plus nobles peuples du monde cultivé a pu être déchiré par une hyène enragée, la seule chose à quoi l'on puisse comparer la folie de cette guerre universelle.

« Une des fleurs qui a été foulée était notre

cher Bardisak, notre beau Bardisak.

« Votre bien dévoué,

« James L. JACKSON. »

Vahann Effendi laisse tomber sa main qui tient les nombreux feuillets de la lettre et il reste si longtemps affaissé sans mouvement dans son fauteuil que le vieux chien couché par terre, qui l'examine de son œil attentif, finit par se lever et vient, d'un air inquiet, poser sa tête sur ses genoux.

Ah ! quelles douleurs... au cœur et dans les bras.. quelles douleurs... et le souffle... haletant.

Le chien fixe le visage violacé ; tout à coup, il court à la porte et la gratte en gémissant. Mais le plus mauvais moment de l'accès est passé. Vahann Effendi ferme les yeux en murmurant dans un long soupir :

« Bardisak ! Notre cher Bardisak ! Notre Bestig Haïastan ! » (1).

(1) Petite-Arménie.

MARIAM

Les grands éperviers gris-bruns tournoient et se croisent dans le ciel sans nuages qui vibre doucement sous le soleil d'été, au-dessus de l'hôpital arménien de Constantinople.

Les autres oiseaux se tiennent anxieusement à distance, fuyant le cri rauque et saccadé des éperviers qui sont là-haut. Les pigeons, surtout, se cachent; inquiets et pleins d'agitation, ils roucoulent dans leurs pigeonniers, n'osant en sortir tant que les maîtres de l'air aux yeux aigus ont encore tout leur appétit matinal. Les mouettes glissent au loin, leurs longues et nobles ailes étendues au-dessus du miroir d'argent de la mer de Marmara qui brille au pied des vieux murs d'enceinte. Seule la cigogne, qui a son nid dans une des grandes tours byzantines à demi-démantelées, reste immobile et impassible et claque du bec ironiquement. Mais les jeunes hirondelles de muraille qui essayent leurs ailes, retournent à chaque instant vers leurs nids, blottis sous le plafond même du

dortoir de l'hôpital. Quant aux moineaux, ils se tiennent tout près du sol, ils s'efforcent seulement de faire jaillir quelques gouttes du faible reste de couche humide que l'on distingue encore dans la vasque rongée par le temps qui se trouve au milieu du jardin de l'hôpital, et ils font semblant de croire que c'est de l'eau. Avec résignation, ils déploient leurs ailes toutes sèches, ils savent bien que l'eau aussi est devenue un luxe dans ce deuxième été de guerre et par une sécheresse qui, même sous le ciel du Sud, est difficile à supporter pour les hommes comme pour les animaux, pour les moineaux comme pour les soldats.

C'est le matin de bonne heure.

Mariam, la servante de l'hôpital, laisse tomber le torchon avec lequel elle récuré le plancher et s'incline pieusement du côté de la petite chapelle de l'hôpital où les cloches commencent à sonner pour annoncer le jour.

« Que ton nom soit loué, Seigneur, mon Dieu, notre protecteur et notre sauveur », murmure-t-elle. Et elle fait lentement et avec recueillement le signe de la croix sur sa poitrine encore jeune, mais déjà si affaissée. Cela fait, elle ajoute tout doucement, comme elle l'a répété chaque jour, pendant tout ce temps de guerre, une année après l'autre, chaque fois qu'elle a entendu la voix des cloches :

« Et que le Dieu des armées soit avec ceux qui sont loin. »

Voilà qu'on traverse la cour avec le premier blessé. Oui, c'est Aram ; elle le reconnaît bien. On doit lui couper aujourd'hui tout ce qui lui reste de ses jambes. Le pauvre ! Peut-être qu'il a une femme quelque part ? Dieu sait si elle se doute où il est ?

Mariam soupire ; puis, elle prend son seau et s'en va. Dans le corridor, elle rencontre le médecin en chef.

— « Eh bien, Mariam, as-tu des nouvelles de ton mari ? »

Mariam secoue humblement la tête :

— « Non, Docteur Effendi, pas encore. »

Il lui donne une petite tape sur l'épaule, en souriant de son sourire encourageant et amical, et elle ne remarque pas le regard qu'il échange avec ceux qui sont là. C'est que, c'est justement ce qu'il y a de curieux avec cette Mariam, c'est qu'elle attend encore et toujours que son mari revienne de la guerre des Balkans. Il n'en est pas revenu avec les autres, et son nom n'a jamais figuré dans les listes des disparus, c'est pourquoi Mariam est persuadée qu'il est encore en vie. Dans sa simplicité, elle ne peut concevoir que trois ans ont passé déjà, et que depuis les derniers deux ans la Turquie et la moitié du monde sont en proie à une nouvelle guerre cent fois

pire que l'autre. Non, son Bédros n'est pas revenu, donc il ne lui reste qu'à l'attendre. Les pensées de Mariam ne vont pas plus loin. Maintenant voici plus de deux ans qu'elle est servante à l'hôpital et elle n'a qu'à remercier de son sort Dieu qui lui donne la santé, son pain quotidien et les paroles bienveillantes des bonnes gens.

Et quand Bédros reviendra — les yeux de Mariam se remplissent de larmes — quand Bédros reviendra, alors — alors, il y a une chose qu'elle ne sait comment lui dire — Arakel, son bien-aimé petit garçon, Arakel, le dernier que Dieu leur avait laissé de quatre... — comment pourra-t-elle dire à Bédros que le petit est mort.

Mariam regarde fixement dans l'espace. Mort. Tué, assassiné par les Turcs, en même temps que tous ceux de leur race là-bas, à Bitlis. Mais qui est-ce qui gémit. Non, non. Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a repris, que son saint nom soit béni. Et puis, c'est possible que ce ne soit pas vrai, ce qu'ils ont raconté, ceux qui sont revenus de là-bas. Ils ont raconté que tous les petits enfants qui ont échappé vivants aux premiers jours de massacre de cet été, ont été attachés ensemble et brûlés. N'est-il pas possible qu'on les ait seulement jetés dans le fleuve — est-ce que ce n'est pas possible...

Mariam s'arrête près du banc de pierre et secoue la tête. Cher petit Arakel — elle ne *pouvait* donc pas le prendre avec elle quand elle est venue à Stamboul avec beaucoup d'autres pour gagner son pain, lorsqu'elle s'est trouvée seule après la guerre des Balkans. Il avait alors seulement trois ans, elle devait le laisser chez la vieille mère de Bédros jusqu'à ce qu'elle pût revenir avec de l'argent et continuer à cultiver son lopin de terre. Tous lui avaient dit de faire ainsi, ses frères et tout le monde. Et Bédros dirait sûrement qu'elle avait bien fait, elle était forte et robuste et pouvait bien travailler. Et maintenant le petit avait au moins six ou sept ans et elle lui avait cousu maintes belles pièces d'or dans ses blouses du dimanche. Et c'est l'été suivant qu'elle avait pensé retourner chez elle.

Mariam réfléchit. Qui est-ce donc qui dit quelquefois qu'elle a la tête un peu dérangée? Mais c'est seulement quand elle est lasse de penser toujours la même chose... toujours... Arakel est mort, son petit garçon a été tué. C'est sa croix et il faut qu'elle la porte. Ah! comment pourra-t-elle le dire à Bédros...?

Mariam a terminé son nettoyage matinal. Mais elle a encore des blouses blanches et des tabliers à rincer. Et c'est dimanche et ce doit être fait avant la messe.

Un moment, elle se laisse aller à ses pensées, et reste les bras ballants tandis que ses yeux prennent une expression de vide et de désespoir. Puis, elle saisit un baquet et s'en va vers le mur de l'hôpital où le linge blanc trempe dans l'eau claire du bassin.

Mais voici Vahann Effendi, celui que tous aiment et respectent, non seulement parce qu'il est le directeur de l'hôpital, mais parce qu'il est un père pour tous ceux qui vivent dans le grand bâtiment, et aussi — les pensées de Mariam le lui murmurent tout doucement — parce que ses cheveux sont devenus blancs comme la neige en trois jours quand il était à Adana lors des massacres il y a sept ans, et parce que son unique enfant, son fils Archag, s'est suicidé de chagrin là-bas.

Vahann Effendi s'avance, sa haute taille un peu courbée, ses cheveux tout blancs et ses sourcils en broussailles au-dessus de son nez aquilin, et quand il passe près de la fontaine où Mariam lave le linge, elle essuie vite sa main et, saisissant celle du docteur, la baise.

— « Toujours au travail, Mariam ! »

Il lui semble que tout devient plus facile à supporter sous la douceur de son regard.

— « Que Dieu bénisse tes paroles, Effendi ! Tant qu'Il me donne la santé, le linge propre ne manquera pas.

— « Mais, te souviens-tu que c'est Vartavàr aujourd'hui? » ajoute encore Vahann Effendi de sa voix profonde et douce. Et puis, il est déjà loin; il va à la pharmacie et de là à l'aile où sont les cuisines. Tout doit être inspecté, même la place de jeux des enfants.

« Toujours au travail », a-t-il dit; oh! oui, Mariam le comprend bien, pour lui aussi il s'agit d'oublier.

Et tandis qu'elle rince et tord les blouses blanches et les tabliers, elle pense à ce qu'elle a entendu au jardin l'autre soir, quand Vahann Effendi racontait aux orphelins rassemblés l'histoire de la fête de Vartavàr. Vartavàr, la fête d'Anahit, la déesse du bonheur et de la fécondité dans la foi des ancêtres il y a 2.500 ans, une fête païenne de la nature, à laquelle le cœur du peuple était si attaché que même après l'introduction du christianisme en Arménie au quatrième siècle, on n'a pu la supprimer. On l'a donc changée en « Fête du Déluge », Vartavàr; à cette fête tous les enfants, en souvenir du déluge que Dieu fit pour punir les pécheurs, se jettent de l'eau les uns aux autres, et l'on apporte des colombes dans toutes les églises pour les voir s'envoler comme de blancs symboles de la paix. Ce jour-là, tous ceux qui le peuvent vont célébrer cette fête

bien-aimée au couvent de Saint-Garabed-le-Baptiste, dans la plaine du vilayet de Mousch, le couvent qui est encore plus ancien que la Maison-Mère d'Etschmiadzin.

Vahann Effendi sort du bâtiment de l'école et les soixante-dix orphelins le pressent et l'entourent; ils bourdonnent autour de lui comme les abeilles autour de la fleur dont elles tirent le pollen pour leur miel, et quand peu à peu ils ont disparu dans le bois d'oliviers, Mariam entend Vahann Effendi qui leur parle de nouveau et les assemble pour le chant. Bientôt dans le calme du matin retentit la mélodie de l'hymne national « Notre Mère l'Arménie » chantée en sourdine à plusieurs voix. Mariam a entendu raconter qu'il est permis de chanter cette mélodie, parce que les Turcs se sont fait un chant sur cet air-là. Et — Mariam le sait bien — Vahann Effendi chante les paroles de leur beau vieux chant national avec chacun des garçons, l'un après l'autre, tout seuls au haut de la tour du réservoir; l'un après l'autre, pendant toute la semaine; chaque matin, avant de commencer le travail du jour, lui et les garçons chantent ainsi.

Les pensées de Mariam vont plus loin; elles vont étrangement loin par ce jour de Vartavàr ensoleillé. Demain, c'est lundi, c'est le jour des Morts, cette fête que Mariam

elle-même a célébrée chaque année là-bas, avec ses parentes, quand elles se rassemblaient autour des tombes et passaient la journée à pleurer et à chanter des chants plaintifs, leurs enfants avec elles et des paniers de provisions pour tout le jour afin de ne pas laisser les morts seuls un instant ce jour-là. Et les femmes de son pays apportaient des fleurs pour les tombes, ce qui n'est pas la coutume à Constantinople.

Mariam sent son cœur se serrer si singulièrement. Il lui semble tout à coup qu'elles étaient si riches ces femmes; toutes, elles avaient une tombe à soigner; certainement ce n'était qu'un morceau de terre dure, mais elles pouvaient pourtant se jeter dessus et y passer des heures à pleurer, à gémir et à appeler, et elles pouvaient prendre les mottes de terre et les presser contre leurs poitrines et leur parler et croire que ce sont les mains du mort ou ses joues ou ses yeux; il lui semble qu'elle les entend distinctement retentir des cimetières lointains tous les chants de plaintes des femmes en deuil, et leurs cris à la terre sèche qu'elles étreignent entre leurs doigts et serrent contre leurs bouches.

« Ah! ma petite colombe, ma colombe, ma petite colombe, je baise tes yeux, tes yeux rayonnants comme des étoiles, que la mort

a fermés pour moi — et tes petites mains, saient les joues et qui auraient dû me fermer les yeux quand Dieu dans sa miséricorde me rappellera à lui! Oui, ma petite fleur, ma petite fleur de grenade aux doux parfum, que l'orage m'a arrachée dans la nuit noire — quand reviendras-tu vers ta mère, ta pauvre mère qui n'avait que toi?... »

Mariam tient ses yeux fermés avec force dans son visage contracté et elle rince et elle tord le linge, elle rince et elle tord, tandis qu'elle écoute le chant qui monte de son cœur avec celui des femmes qui sont là-bas.

Elle entend leur chagrin — oh oui, elle l'entend, et il lui semble que son cœur à elle va se briser. Tout à coup elle laisse choir le linge mouillé et elle agite dans l'air ses mains tremblantes comme si elle voulait saisir les mottes de terre dure et elle s'imagine qu'elle les sent s'émietter entre ses doigts raidis par le travail. Sa gorge se serre d'étouffer tous les cris de douleur qu'elle n'a jamais poussés, car à quoi cela sert-il de se lamenter, oui à quoi cela sert-il — elle ne reverra donc jamais son petit...

La vieille sœur Vartanousch arrive au même instant et Mariam tressaille et se penche vite sur le bassin; elle commence à empiler le linge sur le bord. Sœur Vartanousch est parfois si sévère dans sa surveillance, et

tes bien-aimées petites mains qui me caressent, en ce moment aussi, Mariam entend tout près d'elle sa voix revechie :

— « Qu'est-ce que tu fais donc là, Mariam? voilà maintenant que tu gesticules au lieu d'étendre ton linge. Ne sois donc pas si folle et qu'on en finisse avant la messe! »

Mais Mariam entend ces paroles comme si elles ne lui étaient pas adressées.

Au même instant tous les garçons reviennent en courant, le jeu de l'eau va commencer! Vraiment, Vahann Effendi est le tout premier. Un bruit insolite de l'eau qui tombe lourdement frappe son oreille et elle entend les cris de joie des enfants retentir sous les grands arbres quand la surprise de la journée est découverte : malgré le manque d'eau, Vahann Effendi a fait ouvrir le grand bassin, le magnifique jet d'eau qui est au milieu du jardin, et les fraîches cascades brillent au soleil, et les têtes brunes des garçons s'agitent les unes à côté des autres ; chacun prend son voisin pour but et n'a de repos qu'il ne l'ait inondé d'eau claire ; il s'agit seulement de voir qui sera le plus leste à sauter sur son camarade à l'improviste — et aussi, naturellement, — c'est à qui criera le plus fort.

Comme les yeux de Vahann Effendi brillent!

Tout à coup le lorgnon de Vahann Effendi

est aspergé et pendant un instant il ne peut rien voir, mais cela ne fait peur à personne, car il sourit joyeusement en cherchant son mouchoir dans toutes ses poches et au milieu de l'enthousiasme général.

Il en vient quelques-uns jusqu'au bassin de Mariam. Ils courent et dansent, chacun tenant à la main une coupe pleine d'eau, et ils se poursuivent et s'arrosent en poussant des cris de joie ; bientôt ils se mettent à puiser dans son bassin.

Elle ferme les yeux un instant. Que d'eau — mon Dieu, que d'eau ! Elle a le vertige de voir jaillir toute cette eau. C'est comme cela que dans le temps le petit Arakel jouait joyeusement au bord de la rivière, chez eux, quand tous les enfants du village se jetaient de l'eau les uns sur les autres à chaque jour de Vartavâr. Toute cette eau, toute cette eau ! Cher petit Arakel — est-il brûlé ou est-il noyé... ?

On commence à sonner pour la messe. Vahann Effendi frappe dans ses mains et, comme attirés par un ressort, tous les garçons mouillés et rayonnants de joie se présentent au tour de lui ; ils sont muets et attentifs. Alors Vahann Effendi reste immobile une minute ; puis il ôte son fez de dessus ses cheveux blancs et passe sa main deux ou trois fois sur son front fatigué.

— « Enfants », dit-il, et sa voix résonne sourdement, comme s'il parlait à quelqu'un qui serait bien loin, bien loin, « Enfants ! nous voulons pourtant le faire, comme d'habitude, maintenant plus que jamais. Faites sortir les colombes. »

Son regard se tourne de nouveau vers les garçons et les suit, tandis qu'ils se précipitent en se bousculant et luttant à qui arrivera le premier au pigeonier.

Et pendant que les pigeons voltigent de tous côtés et se posent partout, roucoulant et picotant, Vahann Effendi vide ses poches des lentilles et des pois qu'il a apportés, et parle à la troupe d'orphelins. Ses yeux reposent sur le monde ailé autour de lui et au-dessus de lui, et le soleil brille, éblouissant presque, sur toutes les ailes blanches et les têtes brunes des garçons.

Vahann Effendi est presque caché par les pigeons perchés sur sa tête, ses épaules et ses mains tandis qu'il parle aux enfants. Il parle d'une voix basse et calme et ce qu'il dit n'est pas long, mais il le dit de toute son âme, et ceux qui l'écoutent n'en perdent pas une syllabe.

— « Oui, nous voulons pourtant le faire. Maintenant plus que jamais. Nous voulons les oiseaux de la paix dans notre vieille église, comme nos pères l'ont fait en ce jour,

chaque année, pendant des siècles. Mais cette année » — Vahann Effendi s'interrompt un instant et il semble aux enfants que la voix lui manque tant elle a de peine à se frayer un passage comme si elle venait d'un incomparable abîme de douleurs — « cette année est la plus terrible de toutes celles que notre peuple a jamais vécues. Bien, bien pire que tout ce que vous en savez et bien, bien pire que tout ce que l'Europe en sait. Nous ne voulons pas parler davantage de ces choses. Nous voulons faire notre devoir jusqu'à la fin. Ceux de nous qui restent encore sont peu nombreux et faibles. »

Vahann Effendi se tait une seconde. Ses auditeurs ne font pas un mouvement. La tranquillité n'est troublée que par le picotement et le piétinement des colombes. Et c'est dans un soupir, un soupir que Vahann Effendi ne peut refouler dans sa poitrine, qu'il reprend tout doucement pour terminer :

« Mais aujourd'hui — pour notre saint jour de Vartavâr — nous voulons laisser les oiseaux de paix voler dans notre vieille église et prier Dieu que la paix règne de nouveau sur la terre. »

Même les enfants sentent qu'ils ne peuvent pas suivre le regard de ses yeux qui va au loin, à des milliers de lieues de là, quand dou-

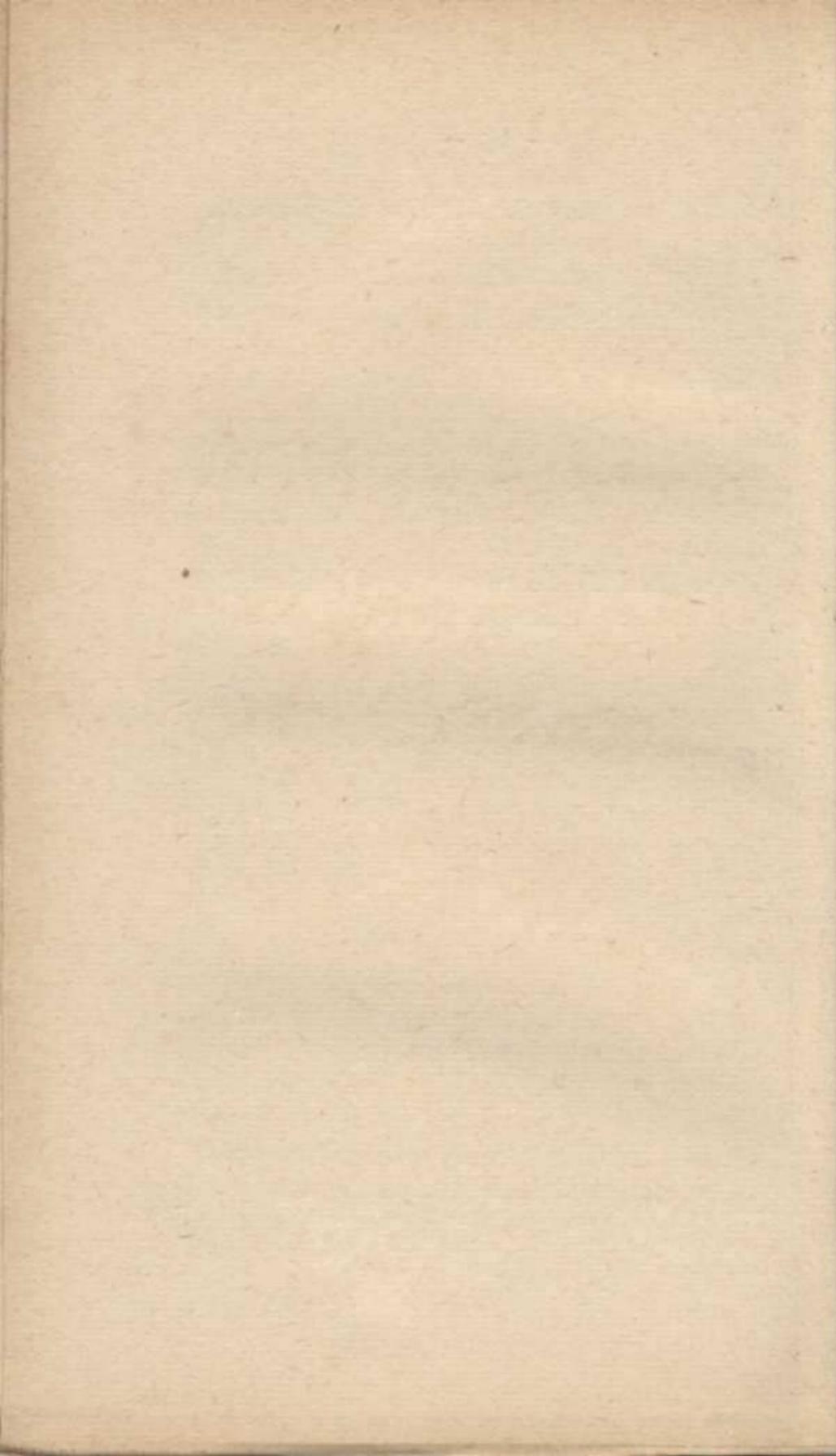
cement et en appuyant sur chaque syllabe, il ajoute :

« Et que la paix vienne aussi pour ceux de nos frères qui sont encore du nombre des vivants. »

Mariam fait avec recueillement le signe de la croix quand les cloches recommencent à sonner la messe pour la seconde fois, et elle voit Vahann Effendi qui s'avance vers l'église avec deux colombes dans ses mains. Les garçons le suivent.

Le regard de Mariam s'accroche encore une fois aux enfants. C'est comme celui d'un animal aux abois : « Cher petit Arakel, est-il brûlé ou est-il noyé? »

Puis elle s'en va aussi, en rasant le mur, vers la petite porte de l'église.



LE VIEUX MIHRAN-AGHA

Le soleil est brûlant au-dessus des grands et majestueux bâtiments de l'hôpital ; là-bas, du côté des ateliers situés dans l'aile des fous, l'air retentit de coups sonores, les patients qui peuvent travailler sont là, une douzaine environ. Les fenêtres à barreaux de fer sont ouvertes et on les entend distinctement gronder, grogner et crier sans cesse et imperturbablement. Dans la cour, devant le bâtiment, plusieurs fous sont occupés à casser du bois sous la surveillance du gardien, le Grand-Garabèd. Le long des murs toute une rangée d'autres fous « tranquilles » sont assis et raccommodent leurs costumes bleus. Les chiffons jetés en tas par terre et parmi lesquels ils choisissent des morceaux pour mettre des pièces aux vêtements fanés, ne sont pas de la même couleur ; il y a là des étoffes de toutes sortes et de toutes teintes, unies ou à dessins. Mais c'est la guerre et personne ne pense à se formaliser de tels détails ; tout le monde

sait, et les fous eux-mêmes l'ont bien compris, que dans un temps pareil on doit s'estimer heureux quand on a seulement le strict nécessaire pour couvrir sa nudité.

Dans l'enfilade de la Maison des fous, il y a la Maison de charité où sont les chambres des vieux et qui se compose de deux corps de logis bas et d'aspect singulier; c'est la partie la plus ancienne de l'hôpital; les nouvelles installations et l'empreinte des temps modernes que l'on remarque dans le reste du bâtiment ne sont pas arrivés jusqu'ici. On pourrait croire que là, le temps a arrêté son cours : la doyenne de la section des femmes, la vieille Hovsannah a cent-vingt ans ! Elle est justement assise dehors, au soleil, et dort en remuant ses lèvres de momie ; chaque fois qu'elle s'éveille elle pousse un soupir presque imperceptible, et fait le signe de la croix, tout lentement, de sa main tremblante, puis elle retombe dans son assoupissement pour attendre, une année après l'autre, la mort miséricordieuse.

Chez les hommes, de l'autre côté, le plus vieux pensionnaire est le vieux pèlerin Mihran-Agha.

Mariam, qui arrive dans sa robe du dimanche, voit de loin sa tête blanche aux longs cheveux ; il est assis sur un vieux coussin troué posé dans l'herbe sous l'accacia et il

est courbé sur sa Bible. Il ne la lit pas lui-même.

Assis par terre, à côté de lui, il y a un garçon de douze à treize ans; le livre repose sur les genoux du vieux pèlerin et tandis que tous deux suivent les lignes du doigt, le garçon lit de sa haute voix d'écolier l'histoire de Noé et de la colère du Seigneur. Chaque fois qu'il s'arrête et cherche en bégayant à prononcer un mot difficile, le vieux Mihran-Agha chausse ses lunettes sur son nez d'une main tremblante et son front se plisse sous l'effort de la pensée jusqu'à ce que le garçon ait trouvé le mot juste; quelquefois cela dure même plus longtemps que ce ne serait nécessaire car ses yeux quittent de plus en plus souvent le livre qui commence à l'ennuyer et suivent la vieille main tremblante dans ses mouvements de haut en bas pour rajuster les lunettes. Ses pensées sont bientôt toutes aux tatouages étonnants et aux croix et autres signes qui couvrent les mains et les bras du vieux pèlerin; on peut les suivre jusqu'au coude, chaque fois que la manche de la blouse remonte, laissant voir sa doublure déchirée et découvrant le bras maigre, presque complètement dépourvu de chair.

Quand les pauses semblent trop longues au vieux, il pousse le gamin du coude et la voix d'enfant reprend avec un nouveau zèle.

Mariam soupire. Elle était venue lui demander s'il est vrai que les Russes prendront bientôt Erzeroum comme elle l'a entendu dire. C'est que le frère de Bédros habite un village près d'Erzeroum. Ainsi elle pourrait maintenant peut-être avoir de ses nouvelles. Elle ne veut plus penser à ce que le chef de cuisine, l'élégant Hagop, celui qui est toujours habillé de blanc comme les médecins, lui a répondu hier quand elle essayait de lui demander son avis à propos de ce frère de Bédros : « Eh ! tête de brebis ! Ne sais-tu donc pas que dans toute l'Arménie il ne reste plus un seul Arménien ! » Non, elle ne voulait plus penser à cela, elle n'en savait rien en effet. Elle voulait avoir confiance et croire que c'était vrai ce qu'on disait d'Erzeroum. Et puis, peut-être que les Moscovites viendraient jusqu'à Stamboul. Et alors les Turcs seraient chassés, et eux auraient tous la paix.

Elle a peur de déranger en demandant maintenant au vieux ce qu'il pense des Russes. Elle se signe tranquillement et s'assied pour écouter aussi. Elle ne peut s'empêcher de remarquer combien le vieux a maigri dans ces derniers temps. Il n'a plus que la peau sur les os. Elle pense que ce doit être vrai ce que le grand-Garabed disait, que Mihran-Agha donne tous les jours son pain aux orphelins, et qu'en ce moment il le donne au

nouveau venu, à Houmaïak, celui qui lui lit la Bible; celui-là même qui a échappé aux massacres de Trébizonde. Depuis que la ration de pain a été abaissée à un quart de pain par jour, elle ne suffit plus pour nourrir les jeunes gens et les enfants. Le gouvernement a fait saisir par les gendarmes toute la provision de farine de l'Hôpital et personne ne peut être satisfait du pain que l'on a reçu pour remplacer la bonne farine roumaine, un pain fait pour la plus grande partie de graine de maïs moisie pleine de paille et de petites pierres.

— C'est bien, mon enfant, assez — interrompit le vieux tout d'un coup. Et dis-moi seulement une chose. Tu m'as déjà tant raconté. Là-bas, n'as-tu rien entendu de... de Sivas? N'as-tu pas entendu dire que quelqu'un a pu s'échapper... quelqu'un de Sivas?

Houmaïak secoue la tête :

— Non. J'ai seulement entendu dire en route qu'il ne reste personne non plus à Sivas. Connais-tu quelqu'un de Sivas? Es-tu peut-être de Sivas?

Le vieux ne lui répond pas un mot. Et Houmaïak continue de raconter ce qu'il sait, d'une voix entrecoupée et le regard de ses yeux à moitié fermés perdu dans le lointain.

— On les a tous attachés ensemble, trente par trente, et on les a chassés vers le sud. Et

ceux que l'on n'a pas tués en route sont morts de fatigue et de faim et de toutes sortes d'horribles maladies, tout de suite ou après. Et ils ont été sans abri jour et nuit. Et ceux qui s'y connaissent, disaient que ça c'est le pire dans les pays de marécages, pire encore que dans les montagnes. Et c'était très, très loin jusqu'au désert où ils devaient aller. Et ils disaient que, aussi sur la route de Sivas à Erzingian et à Erzeroum il y avait chaque jour des centaines de nouveaux cadavres qu'on laissait là. Et de plus, il y a tous ceux qui sont tués et qu'on jette dans le fleuve, mais ceux-là sont surtout des femmes et des petits enfants. Autrement, je n'ai rien entendu dire de Sivas. Et c'est là comme c'est partout, dans tous les autres endroits.

Comme le vieux Mihran-Agha ne répond rien, Houmaïak attend un moment, ne sachant pas si le vieux a encore besoin de lui. Mais Mihran-Agha reste assis, immobile et sans paroles, courbé sur son siège.

— Veux-tu encore quelque chose, — demande l'enfant se levant.

— Va me chercher le peigne à carder.

Le garçon veut s'éloigner, mais le vieux le retient.

— Écoute! — dit-il. Il y a une chose que tu ne dois pas oublier. Tout ce que tu as vu là-bas et tout ce que tu as entendu — et tout

ce qui t'est arrivé, tu ne dois jamais le raconter aux Turcs, à aucun d'eux. Et tu sais, ce que ça veut dire?

L'expression du visage de l'enfant est une réponse suffisante.

— Tu sais qu'ils cherchent tous ceux qui peuvent raconter quelque chose de ce qu'ils ont fait là-bas.

— Mais ils ne peuvent pas prendre les Américains!

Houmaïak lance cette réponse d'un ton triomphant.

— Et ils savent une masse de choses, ils ont vu une masse de choses, et dans notre école il y avait une maîtresse qui a essayé de cacher tous les plus petits.

Comme il ne reçoit pas de réponse, l'enfant saute par-dessus les bancs de pierre et court chercher le peigne à carder. En route, il renverse presque un des fous, l'un des plus curieux, celui qui est assis près de Mariam et à qui elle parle comme à un enfant. On l'appelle Joseph à-la-pierre, à cause de la pierre que nuit et jour il tient dans sa bouche, nuit et jour depuis des années. Celui qui voudrait essayer de la lui faire cracher, perdrait sa peine. Quand une fois, Vahann Effendi lui-même voulut s'en mêler, le vieux Joseph lui prit la main et se la posa sur la gorge comme pour dire que sa vie appartenait à Vahann

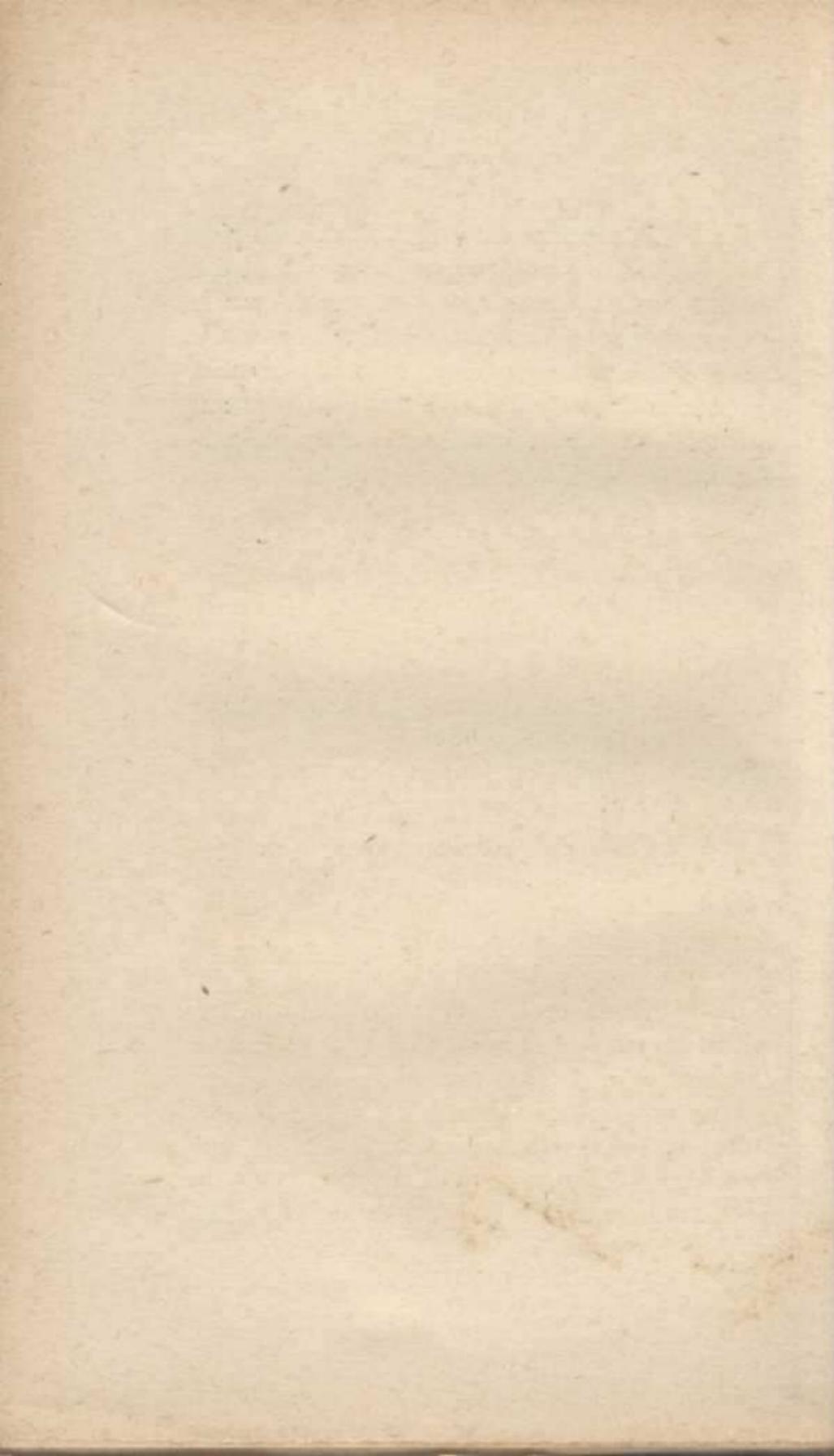
Effendi, mais qu'il devait lui laisser la pierre. En réponse à toutes les patientes questions sur ce que cela signifiait, le vieil homme s'était mis à regarder de tous côtés ; il avait eu l'air de chercher quelque chose, et quand, par hasard, Mariam était apparue et avait passé près de lui, son regard s'était éclairé, il avait trouvé ce qu'il cherchait : une femme. Alors, regardant Vahann Effendi de ses bons yeux fidèles et clairs, il lui avait dit tout doucement et en hésitant que la pierre était le souvenir de sa mère, que s'il la perdait, même seulement une minute, il perdrait aussi le souvenir de sa mère, et que c'est pourquoi il tenait toujours la pierre dans sa bouche, car là, personne ne pouvait la lui prendre. A part cela, on ne savait rien de lui, sauf que, ainsi que beaucoup d'autres, il était devenu fou lors des massacres de 1896 où il avait perdu tous les siens.

Houmaïak arrive en courant avec le grand peigne à carder, courbé comme une harpe et le sac plein de laine qu'il jette aux pieds de Mihran-Agha.

Le vieux pèlerin cherche lentement et à tâtons la corde du peigne.

Et tandis que la laine s'envole sous sa main dans un mouvement plein de rythme, il se met à chanter, d'une voix faible et tremblante.

La corde résonne dans une plainte de plus en plus faible, puis elle glisse doucement des vieilles mains tremblantes et tombe sur le gazon aux pieds du vieux, effrayant un merle qui se glisse parmi les fleurs. La tête blanche se penche et les larmes coulent toujours sur la figure et sur la barbe du vieux Mihran-Agha.



HOUMAIK

Tout en haut, sur la tour du réservoir, dans la petite pièce étroite et carrée qui semble vaciller sous le vent, Vahann Effendi est assis sur un des échelons de l'échelle, et il tient debout entre ses genoux le corps souple d'un garçon de douze ans; c'est le dernier arrivé des orphelins, Houmaïak.

Vahann Effendi est nu-tête; son fez est par terre à côté de lui. Ses yeux ne quittent pas le visage agité de l'enfant. Les doigts maigres d'Houmaïak tourmentent les boutons d'acier de son costume brun; sa ceinture de cuir pend autour de sa taille. Il y a plus de nerfs que de muscles dans ce corps d'enfant et les couleurs de la santé n'animent guère ce visage aux traits pleins de caractère et à l'expression si attentive et si vivante.

« Et puis, mon enfant? Tu dois tout me raconter, sans rien me cacher, tout ce qui t'est arrivé. Tu es le seul de tous ceux de Trébizonde, qui ait pu s'échapper. Tu dois tout me raconter. »

Les joues de l'enfant deviennent encore plus pâles. Sa main lâche les boutons et sa voix résonne d'un ton ferme.

« D'abord les Bekdjis (1) ont battu du tambour à travers la ville ; c'était Ali, et après Moustapha. Ils disaient que les chrétiens devaient livrer toutes les armes qu'ils avaient ; ils devaient les porter au Karakol (2) le plus proche et ensuite la police viendrait visiter les maisons pour voir s'ils l'avaient fait. Et tout le monde a donné ses armes, et la nuit après la police est venue, pendant qu'on dormait. Je me suis réveillé en entendant mon père parler avec le gendarme. Il lui a donné tout ce qu'il voulait de nos affaires, seulement pour savoir si nous devions partir. Et le gendarme a dit : oui, la nuit prochaine. Et il disait : « tu peux bien me donner encore plus, car le peu qu'on vous permettra de prendre avec vous, en fait de provisions et de vêtements, on vous le prendra quand même, à la première halte que vous ferez. »

Et alors, père lui a donné encore plus, et cette fois, c'étaient nos plus beaux tapis que le père a décrochés des murs, et il a demandé ce qu'on ferait des enfants. Le gendarme a répondu : « Ils partiront aussi, mais ceux

(1) Les gardes de nuit.

(2) Le poste de police.

qui sont au-dessous de huit ans pourront rester avec leurs mères, mais ça, ça dépendra surtout du gendarme. » Alors père a sorti sa montre de sa poche et la lui a donnée, et le gendarme l'a mise dans sa poche. Et père a demandé ce qu'on ferait des femmes. Et le gendarme a dit qu'elles iraient aussi, mais séparément; qu'on en ferait des groupes à part avec les plus petits enfants. Et père a détourné son visage et il est resté tout tranquille, mais je pouvais voir son expression. »

Peu à peu Houmaïak est devenu aussi blanc que les murs de la chambre de la tour. Il tousse légèrement et attend un instant que sa voix se soit raffermie.

« Alors le gendarme a dit : « Je n'ai plus de temps à perdre ici. » Mais il attendait et regardait autour de lui pour voir s'il y avait encore quelque chose à prendre. Puis il a poussé père de côté et il est venu vers nous, où nous étions couchés par terre, et il a marché sur nous. Alors le petit Nichan s'est réveillé et s'est mis à pleurer et le gendarme a encore demandé à mon père s'il avait de l'argent. Et père lui a donné un medjidié (1) et il a dit qu'il ne pouvait pas donner davantage parce qu'il avait justement payé le bois, la laine et la farine pour l'hiver et que mainte-

(1) 20 piastres = 5 francs.

nant il devait acheter les provisions pour le voyage et que les fonds sont bas. Et qu'il avait quatre garçons, et sa femme, et la petite fille. »

La bouche d'Houmaïak tremble si fort qu'il ne peut continuer. Mais il se mord les lèvres et regarde fixement devant lui, par la fenêtre, d'où l'on voit les éperviers tourner au-dessus des pigeonniers en faisant entendre leurs cris rauques et monotones. Enfin, il avale sa salive avec effort car il lui semble qu'il va étouffer.

« Père a ajouté : « Et ils ont bon appétit » ; alors le gendarme a ri méchamment et il répétait : « Bon appétit, dis-tu, bon appétit ! »

« Et le jour suivant, beaucoup de gens sont venus, surtout des Juifs, qui nous offraient de nous cacher. Mais ça ne servit à rien. Et alors, c'est allé ... comme tu sais. On nous a rassemblés devant les karakols et on nous a inscrits quand toutes les maisons ont été vides. Et ce n'était presque rien, ce qu'on nous a permis de prendre avec nous. Tout le reste a été vendu, dans les maisons ou dehors, dans la rue. On vendait presque pour rien. Notre grand brasero en cuivre qu'un Américain voulait une fois acheter à mon père pour 65 £ a été vendu pour deux medjidiés. Et les Turcs gardaient tout l'argent, et c'étaient seulement des Turcs qui avaient le droit

d'acheter, les autres gens, on les chassait. Et tout ce qu'on n'a pas vendu, les Turcs l'ont pris.

Alors les femmes ont été rassemblées dans des voitures à bestiaux et conduites aux bateaux qui attendaient sur le fleuve. Et elles pleuraient et elles criaient. Mais les jeunes et celles qui plaisaient aux Turcs, on les a mises à part. On les a toutes vendues, et on a aussi vendu beaucoup d'enfants. Et les enfants, dont la mère avait été vendue à d'autres, couraient autour des femmes et criaient... »

On n'entend pas d'autres sons dans la pièce que le bruit de l'eau qui coule du réservoir et les profondes aspirations de la pompe. Enfin Vahann Effendi dit doucement en serrant l'enfant plus fort contre lui :

« As-tu vu ta mère, mon petit ? »

Houmaïak tient ses paupières fermées de toutes ses forces, et quand même les larmes coulent, nul ne les voit. Vahann Effendi est assis, la main sur ses yeux, et écoute.

« Oui. Sur le fleuve. C'est quand nous avons passé le long du fleuve après que nous avons quitté la ville. J'ai entendu comme elle nous appelait..., elle criait tous nos noms. Et elle avait Anahit sur les bras. Anahit avait seulement quatre ans.

Et nous avons vu que Nichan n'était pas

avec elle ; il était plus jeune que moi et nous avions cru qu'ils étaient ensemble. Mais il s'était perdu. Beaucoup se sont perdus. Et nous ne savons pas non plus ce qu'est devenue la vieille grand'mère.

« Alors, nous sommes arrivés à notre première halte. Les riches avaient des voitures, et il avait fallu payer beaucoup d'argent pour en trouver. Au bout d'un jour, on leur a pris ces voitures et ils ont été obligés d'aller à pied comme les autres.

« Nous étions huit cents cette fois-là. Et à chaque nouvelle halte, ce jour-là et les jours suivants, de nouveaux gendarmes sont venus, et c'était à chaque endroit de nouveaux gourdins et de nouvelles piques de fer pour nous pousser en avant. Souvent ils crevaient les yeux avec leurs bâtons pointus quand quelqu'un essayait de s'enfuir. Le pire, c'était pour les vieux. Ils tombaient sur le chemin ou dans les fossés ou sur les champs où ils couraient pour échapper aux coups. Beaucoup étaient tout ensanglantés. Et si quelques-uns de nous voulaient rester en arrière avec les vieux, on les maltraitait et on les déshabillait, on ne leur laissait que la chemise. La première nuit, nous avions de quoi dresser des tentes, mais le jour suivant on nous a tout pris et tout a été partagé entre les Turcs. Et puis, on nous a pris nos

chaussures, et il fallut aller nu-pieds. Sahag était si fatigué que Père devait le porter pendant tout le troisième jour. Et le troisième jour... »

Houmaïak s'arrête.

Vahann Effendi éloigne sa main de ses yeux et le regarde un instant sans rien dire, puis il reprend la même position qu'auparavant et l'enfant continue d'une voix sourde et avec un visage qui peu à peu a perdu toute couleur.

« Le troisième jour, ils ont commencé à massacrer.

« C'était derrière les arbres, surtout au commencement. Avec des haches et des gourdins. Et puis, ils ont trouvé que ça n'allait pas assez vite ; ils disaient que l'ordre portait tant et tant à chaque endroit. Alors ils ont pris les couteaux. Le pire c'est quand nous arrivions à un village parce que là, les gendarmes recevaient de nouveau du rakki à boire et les gendarmes de l'endroit venaient aussi un bout de chemin avec nous, et ils employaient leurs baïonnettes. Ils nous prenaient toutes nos provisions, même quand ce que nous avions n'était presque rien. Souvent nous nous séparions, mais les gendarmes nous poursuivaient. Et une fois, à un endroit il y avait un fleuve et beaucoup se sont jetés à l'eau. Mais les gendarmes ont

tiré sur eux et personne n'en est sorti vivant. En route, on en trouvait beaucoup d'autres qui étaient venus d'autres villes et qui gisaient sur le chemin déjà morts ou mourants. Ils avaient des maladies horribles et les cadavres puaien. Beaucoup d'entre nous sont devenus fous de ce qu'ils voyaient ou de peur. Et bientôt il ne restait plus beaucoup d'hommes dans notre troupe. »

L'enfant s'arrête et serre les poings derrière son dos. Il entend bien la question muette de celui qui est assis devant lui sans proférer une parole. Il reprend d'une voix entrecoupée :

« Père... et Grégor et Sahag... étaient aussi tombés... tous les trois. C'était le soir... près de quelques peupliers — et le gendarme m'a donné sur la tête un coup si terrible avec son gourdin parce que je criais en voyant... que j'étais tombé par terre.

« Après, pendant plusieurs jours, ma tête était toute troublée à cause de ce coup. Alors nous sommes arrivés à un grand village turc. Dans la rue il y avait beaucoup de gens qui étaient venus pour nous voir et j'ai vu une femme turque qui me regardait. Je suis allé vers elle et je lui ai dit que c'était par erreur qu'on m'avait pris, que j'étais un garçon turc, de Stamboul. Alors elle m'a emmené chez elle, dans sa maison, et elle a parlé avec

son mari. Je ne sais pas s'ils ont cru ce que je disais. Mais après quelques jours ils ont vu que je travaillais bien et ils m'ont donné des habits et des souliers. Ils ont dit qu'ils devaient bientôt aller à Stamboul et qu'ils me prendraient avec eux si je me conduisais bien. Et ils m'ont appelé Housseïn et j'ai continué de dire à tous ceux qui me demandaient quelque chose que j'étais un garçon turc et que la police s'était trompée parce qu'il y avait tellement de garçons. Plus tard, nous sommes donc partis et pendant le voyage ils étaient bons pour moi et ils m'ont toujours donné à manger et quand quelqu'un les interrogeait, ils disaient que j'étais leur fils. Quand nous sommes arrivés à Stamboul, nous nous sommes d'abord reposés et après, ils m'ont dit que je pouvais aller où je voulais, mais que si je le préférais je pouvais rester avec eux. Et Chckrie Hanoum m'a donné trente piastres et elle m'a dit qu'elle n'avait pas d'enfant et qu'elle aimerait bien me garder. Mais j'ai dit merci, parce qu'ils avaient été bons pour moi, et je suis parti. Je savais bien où je voulais aller, et j'ai vite trouvé l'Hôpital. Dans la rue, j'ai rencontré des Arméniens qui m'ont aidé. Mais je n'osais pas raconter d'où je venais, et j'ai dit que je voulais aller voir un malade. »

On entend un coup de sifflet qui vient des

bureaux; c'est l'homme de confiance de Vahann Effendi qui lui fait savoir par ce signal que sa présence est nécessaire. Il se lève lentement et reste un moment absorbé dans ses réflexions tout en caressant la tête brune de l'enfant. « Oui, — mon petit, — oui, mon petit. » Il ne peut pas dire autre chose. Il parle d'une voix lointaine comme s'il s'adressait à d'autres créatures invisibles et non pas seulement à ce pâle enfant, seul avec lui au haut de la tour solitaire. Il le presse contre lui en murmurant encore les mêmes paroles : « Oui, mon petit... oui, mon petit », et ils sortent par l'étroite ouverture et se mettent à descendre le petit escalier tournant de la tour. L'enfant va le premier, agile comme un chamois. Vahann Effendi le suit lentement.

Tout à coup, comme ils sont à mi-chemin, l'enfant s'arrête et se tourne en arrière.

« Effendi », dit-il avec anxiété, « qu'est-ce que cela veut dire qu'hier on a emporté de l'hôpital tous les blessés turcs? Ne crois-tu pas qu'ils veulent faire quelque chose à l'hôpital? »

« Oui, mon enfant. Je sais ce qu'ils voulaient. On avait déjà donné l'ordre de vider l'hôpital et de transporter tous nos malades à Haïdar-Pacha pour les envoyer plus loin vers l'est. Seuls les vieux pouvaient rester à Stamboul, mais ils devaient être mis à la rue.

On voulait prendre l'hôpital pour en faire une caserne et une école de chauffeurs. Mais des amis turcs nous ont aidés au dernier moment et l'ordre n'a pas été exécuté. Ils se sont contentés de confisquer toute notre farine et toute notre provision de bois pour l'hiver et ils ont pris tous nos bœufs. C'est très triste pour nous, très triste, mais on s'arrangera comme on pourra. Les malades n'ont pas été transportés, c'est le principal. J'attends encore des renseignements aujourd'hui ; peut-être que... »

Ils descendent pas à pas l'escalier étroit et raide. A une marche, Vahann Effendi trébuche ; rapidement, l'enfant le saisit et le soutient.

Quelques minutes après, Vahann Effendi est assis dans son bureau et il a en face de lui un Turc, en costume civil. Ils parlent tous deux d'une voix basse et pénétrante. Toute douceur a disparu du visage de Vahann Effendi, il a l'air taillé dans le marbre avec une expression d'intense énergie.

« Bien, Hassan Bey, bien. Je vous remercie. C'est donc absolument irrévocable, il faut que nous livrions aussi nos instruments de chirurgie ? Je les ai fait venir d'Angleterre il y a cinq ans, ils sont de première qualité et étaient extrêmement chers. »

Vahann Effendi prend un des grands livres

de comptes de l'étagère de son bureau et le feuillette.

« Seize cents livres sterling, sans compter le transport et la douane, voilà ce qu'ils nous ont coûté », dit-il, « et sans compter la construction de la nouvelle salle d'opération. Ce sont de grosses dépenses, Hassan Bey, pour un hôpital qui existe uniquement par des dons. » Les regards de Vahann Effendi se posent à travers ses lunettes d'or sur l'homme en redingote noire assis devant lui et ne le quittent pas.

« Je le sais bien, Vahann Effendi, je le sais bien. »

Hassan Bey rajuste son gilet, toussote légèrement et regarde ses ongles, l'un après l'autre.

« J'ai fait ce que je pouvais faire pour que cet ordre soit aussi annulé, mais c'est dangereux, vous savez, de toucher trop à ces affaires. » Il lève la tête et regarde Vahann Effendi dans les yeux : « Vous connaissez les autorités aussi bien que moi et vous savez que nous risquons la réponse « Eh bien, prenez tout le reste avec ! » et que feriez-vous, par exemple, si on vous prenait aussi la pharmacie qui est bien fournie ? »

Vahann Effendi ne sourcille pas.

Hassan Bey se penche en avant et baisse la voix.

« C'est avec les plus grands efforts que j'ai réussi à vous conserver la pharmacie. Vous connaissez notre amitié pour vous, et vous savez que je n'ai reculé devant aucune peine. Ce serait extrêmement commode pour le ministère de la Guerre d'autoriser le Croissant Rouge à s'approvisionner ici. Nos propres hôpitaux — il hausse les épaules d'un air méprisant — n'ont pas été aussi prévoyants que vous et que l'Hôpital Grec. »

Un sourire amer est la seule réponse. Au même instant, le regard de Vahann Effendi tombe sur Houmaïak qui passe lentement devant la fenêtre ouverte.

« Viens ici un moment, mon garçon. »

Houmaïak est debout sur le seuil de la porte. D'un coup d'œil rapide et méfiant il juge l'étranger et son visage se couvre d'un masque d'impénétrable indifférence et de stupidité.

« Houmaïak, mon garçon », dit Vahann Effendi en turc, « ce Monsieur est un ami de l'Hôpital et de moi-même. Il est un des nombreux bons Turcs qui sont épouvantés de ce qu'on fait contre nos compatriotes. Il a pour eux une profonde pitié et il ne néglige aucune occasion de prendre leur parti. Et il a beaucoup d'influence et beaucoup de puissance. Raconte-lui un peu ce que tu as vu là-bas, mon enfant. »

Houmaïak se tait et regarde par la fenêtre; il n'a pas du tout entendu la dernière phrase.

Vahann Effendi répète sa demande et Houmaïak est obligé de tourner un peu la tête. Il regarde l'étranger, par politesse, mais il reste muet comme un poisson.

« Mon enfant », dit Hassan Bey doucement en échangeant un regard avec Vahann Effendi, « tu ne dois pas avoir peur de moi. Je ne te ferai point de mal, ni à toi, ni aux tiens. »

« Peur », murmure le garçon. Le masque d'indifférence s'est éclairé d'une lueur de mépris et de fierté. Puis il retombe dans son impénétrabilité inaccessible et froidement polie et hausse les épaules dans un mouvement expressif de regret.

« Vu ? Je n'ai rien vu, murmure-t-il. Moi ? Que pourrais-je donc avoir vu ? »

Il n'y a rien à faire avec lui; Vahann Effendi l'a vu tout de suite. Il renvoie l'enfant et les deux hommes continuent leur conversation, enveloppés des nuages de fumée de leurs cigares. Une heure après l'autre s'écoule, jusqu'à ce que Vahann Effendi pense qu'il a obtenu ce que, pour le moment, il *peut* obtenir : une assurance relative que les malades de l'hôpital ne seront pas déportés, en tout cas pas *cette* année et que tout ce que

des compatriotes généreux donneront à l'hôpital pour remédier à la misère causée par le manque de combustibles, de vivres, de bétail, d'épicerie, de pétrole, de gaz, d'électricité et de personnel, l'hôpital pourra le garder et cela ne devra pas, pour le moment, aller grossir le « budget » du ministère de la Guerre.

« En avez-vous encore beaucoup de cachés ici? » demande à la fin Hassan Bey, d'un air ouvert.

Vahann Effendi hausse les épaules.

« Naturellement aucun « politique », cela ne nous viendrait pas à l'idée, vous le savez bien. Mais nous avons en effet quelques hommes des provinces; or ils sont considérés comme des espèces de criminels, ce qui signifie qu'ils devraient être « renvoyés chez eux. » A la dernière perquisition ici les gendarmes en ont pris vingt-six. Nous leur donnons du travail dans la maison et aux « non-mariés », qui se trouvent visés plus spécialement par l'ordre de déportation, nous donnons volontiers » — Vahann Effendi sourit faiblement — « une petite maladie par-dessus le marché.

« N'avez-vous plus assez de jeunes filles dans la ville pour que les jeunes gens puissent se marier et devenir pères de famille? C'est un bon conseil que je vous donne, Vahann Effendi. »

« Nous le faisons aussi souvent que possi-

ble. Mais la police l'a remarqué et Bedri Bey l'a vite empêché en exigeant pour les mariages des papiers que l'on n'a pas ici. Et en province, tout ce que l'on appelait nos églises et nos livres d'église ont été brûlés. »

Hassan Bey envoie un épais nuage de fumée au-dessus de sa tête et ne dit pas un mot. Sarkis, le vieux domestique du bureau, se glisse sans bruit dans la chambre en marchant sur ses bas bariolés et enlève les tasses vides. Il baisse le stores à cause du soleil et approche la petite table de fumeur plus près du Bey étranger.

« Vahann Effendi », dit enfin Hassan Bey à voix basse et en poussant un profond soupir, « quand donc finira ce terrible cauchemar? »

« Demandez à ceux qui le savent », dit Vahann Effendi de sa voix la plus sèche, « ou ne demandez pas — car pour *nous*, c'est trop tard pour le demander, et c'est aussi trop tard pour penser à *nous*! Nous sommes finis, Hassan Bey. Maintenant, il y en a un million et demi de perdus dans les cinq vilayets. Et ceux qui sont sous la terre, personne ne peut les rappeler à la vie. Ni moi, ni les miens et ni vous, ni les vôtres, Hassan Bey. »

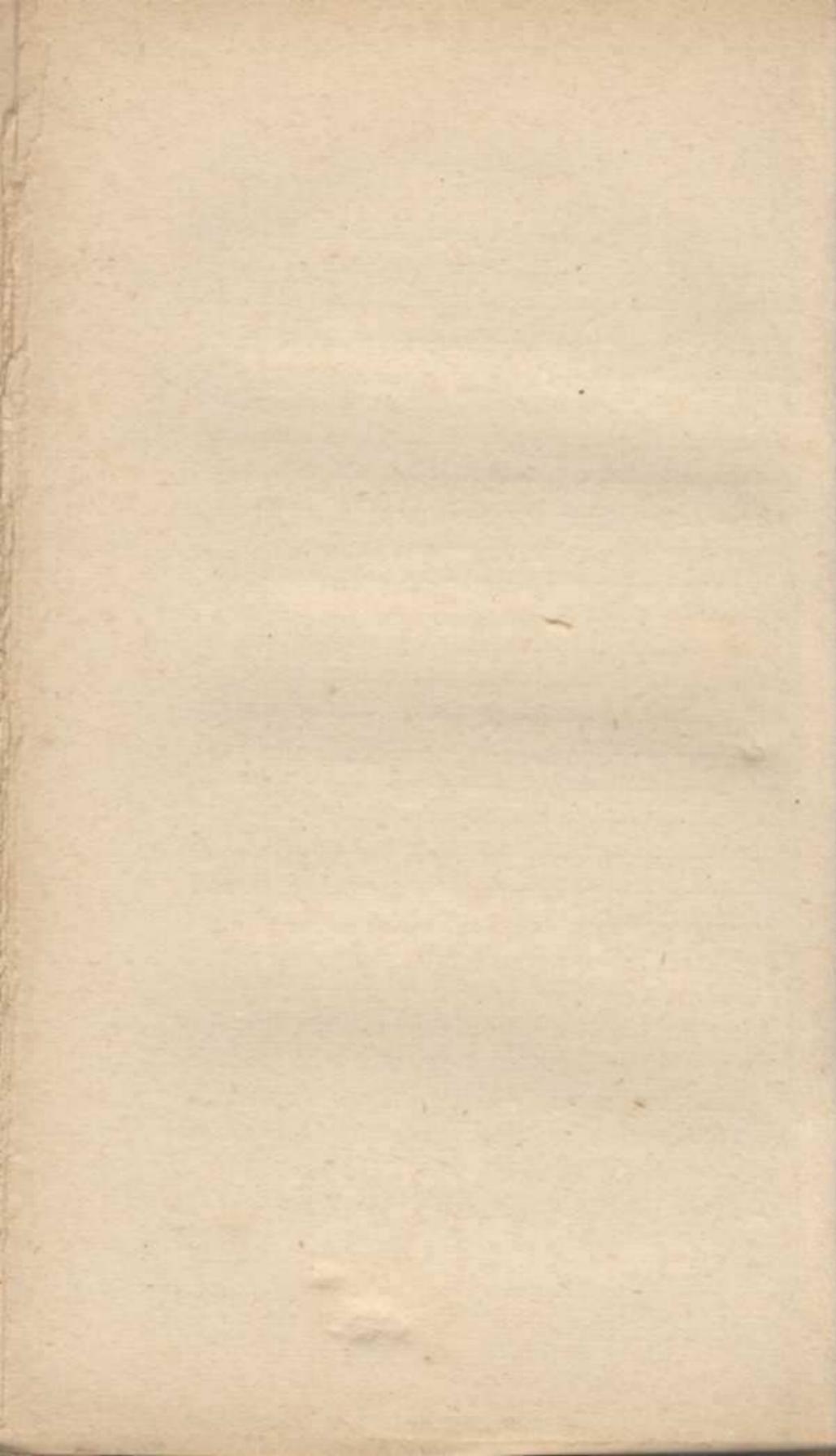
Ces paroles résonnent longtemps dans l'air, si pesamment que le silence en semble rempli. Et les deux hommes cessent de parler. Enfin,

Hassan Bey se lève et prie Vahann Effendi de donner l'ordre de faire venir son automobile. Ils échangent le salut turc, une profonde *Téména* et ensuite une silencieuse poignée de mains. Hassan Bey s'en va.

Dans l'herbe, au pied du mur de l'hôpital, un garçon est accroupi et sanglote sauvagement. Sa tête est cachée dans ses bras, ses poings sont serrés dans une sorte de crispation nerveuse, et tout le maigre corps de l'enfant est secoué des pieds à la tête d'un tremblement convulsif.

Ses amies, les chèvres, s'approchent de lui et flairent la tête brune aux cheveux coupés ras. L'une d'elles le pousse familièrement, mais il ne le remarque pas. Seulement lorsque la chèvre commence à lui chatouiller l'oreille de ses lèvres épaisses, il la repousse du coude et chasse les autres en agitant ses jambes. Il ne lève pas la tête et sanglote sans interruption :

« Oh ! non, non, je n'ai rien vu, je n'ai rien vu. Que pourrais-je donc avoir vu ? »



MORPHINE

Houmaïak est devenu porteur d'eau à l'intérieur de l'hôpital ; il apporte l'eau fraîche dans les salles. En sifflotant doucement, il passe le long des larges corridors avec la cruche de terre brune sur la tête. Il rit aux hirondelles qui voltigent au-dessus de lui et il exécute toutes sortes de mouvements de gymnastique avec les bras et les jambes pour bien montrer à tous les malades couchés dans les salles aux portes grandes ouvertes que lui, Houmaïak, n'a pas besoin de soutenir la cruche, même du bout de son petit doigt.

De l'une des chambres à un lit on entend retentir des gémissements rauques et sifflant qui de temps en temps éclatent en cris à demi-étouffés ; cela devient tout à coup un hurlement invincible qui finit par mourir dans une plainte lamentable au moment où Houmaïak pense avec mépris, en s'arrêtant devant sa porte, qu'il n'est pas même un blessé, ni seulement un malade.

C'est l'heure de la visite des médecins et

ils s'approchent justement de la porte où Houmaïak est arrêté. Le visage jaune, lâbas dans le lit, est tout tordu par les cris et la douleur. Le médecin en chef s'approche du malade et cherche son pouls et Houmaïak l'entend parler à son assistant, le docteur Mikaelian, d'un typhus compliqué et d'une terrible péritonite. Il voit la garde-malade qui arrange les couvertures sur les jambes osseuses et continuellement agitées et il entend que le médecin lui ordonne de faire au patient des injections de morphine pour alléger les dernières heures — parce que l'homme souffre affreusement, dit le médecin, et en passant devant Houmaïak en s'éloignant, il ajoute que c'est la fin, et qu'il n'en a plus que pour quelques heures.

Les médecins s'en vont. Le mourant se tourne et se retourne dans son lit. Sa langue lèche ses lèvres bleues déjà raidies, l'écume lui sort des coins de la bouche et Houmaïak en voyant la sueur qui lui coule du visage a la sensation que lui-même peut sentir sur sa propre peau le froid de la glace. Les traits du patient se tordent, il grince des dents et ses mains inquiètes se crispent sur son ventre dévoré de douleurs affolantes; les yeux sont enfoncés dans leurs orbites sombres et son regard égaré erre sauvagement, avec désespoir, à la recherche de quelque suprême sou-

lagement. Sa lèvre supérieure découvre ses dents saillantes ; il ressemble à un cheval qui hennit tandis qu'il pousse des cris de plus en plus rauques, car il crie déjà depuis plusieurs jours.

Tout à coup son regard tombe sur le garçon debout près de la porte avec sa cruche.

« — Souh ! (1) Souh ! » gémit-il. « Ça me brûle, je suis en feu ! Souh ! Souh ! »

Sa respiration haletante, si rapide que Houmaïak ne peut en suivre les mouvements, s'arrête une minute ; il attend.

Les yeux d'Houmaïak se sont agrandis et ont pris une expression lointaine à la vue du Turc mourant. Il voit beaucoup, beaucoup d'autres visages à l'agonie, là-bas, dans son pays. Il frissonne des pieds à la tête au souvenir de tout ce qu'il a vu, vraiment vu, de tout ce qui n'est pas un rêve comme il le croit parfois encore en s'éveillant le matin — il ferme ses paupières avec force comme il a pris l'habitude de le faire quand il ne peut se débarrasser des visions horribles qui le poursuivent — et il est sourd, toute son âme est sourde aux cris du Turc qui demande de l'eau. Et il s'éloigne de la porte, raide, en tenant la cruche complètement immobile sur sa tête.

(1) De l'eau.

Il jette un regard oblique sur l'infirmier Karnig qui est assis à sa table dans le couloir ; c'est un jeune géant, et il est assis impassible, un peu courbé, la tête appuyée dans ses mains et, chose curieuse, il semble aussi sourd qu'Houmaïak aux cris qui retentissent là-dedans.

Mais voilà Elmas, la douce petite garde-malade boîteuse, qui apporte la morphine.

Les fenêtres, les portes, les hirondelles, les médecins qui sortent en ce moment d'une autre chambre, tout se mêle soudain devant les yeux d'Houmaïak. Seules, les paroles du médecin — que le Turc souffre affreusement et que la morphine doit alléger ses dernières douleurs — bourdonnent à ses oreilles.

Avec la rapidité de l'éclair, il voit son père couché sous un arbre, au bord du chemin. Le sang coule de sa gorge béante ; ses yeux vitreux cherchent quelque chose et Houmaïak voit ce qu'ils cherchent. Il voit ses frères se traîner vers l'arbre sous lequel le père est couché ; l'un, Grégor, a la poitrine et les membres brisés par les gourdins des bourreaux, et Sahag, celui qui n'avait qu'une année de plus que lui, est mourant des coups de couteau reçus au visage et au cou.

Et puis, peu après, il ne sait pas combien de temps après, il voit seulement trois cadavres. Trois cadavres, les yeux éteints, for-

mant presque un seul monceau parmi tous les autres morts, tous les autres, tous les hommes de sa race, tous ses amis.

Une seconde après, il ne voit plus que le regard effrayé d'Elmas, car il a jeté à terre la petite bouteille qu'elle apporte. Il entend le plateau tomber avec un bruit métallique sur le pavé de marbre tandis que la petite seringue roule au loin. Et il voit un liquide brun qui forme une grande tache sur le sol juste devant les pieds des médecins en répandant une odeur pénétrante.

Il entend le soufflet qui tombe sur sa joue brûlante et la voix fâchée du médecin en chef qui parle de seringue, d'iode et de morphine, la dernière goutte de morphine qu'ils avaient, et de ce diable de gamin qui ne peut pas faire attention. Et au milieu de ce flot de paroles, la plainte lamentable et de plus en plus faible de celui qui est couché là, à côté.

« Karnig! Essuie cette saleté et emmène cet imbécile dans le jardin pour lui donner la correction qu'il mérite. »

Le jeune infirmier est extrêmement peu pressé d'exécuter la dernière partie de cet ordre. Nonchalamment et sans se soucier du garçon il retourne à sa table et se rassied, la tête dans ses mains et le regard fixe. Inabordable, et son visage fermé plein de

haine et d'ironie, tout son être exprime une passion muette et intense.

Houmaïak ne peut détacher ses regards de lui. Et tout à coup, il rappelle une image qu'il a vue une fois : un jeune lion en captivité. Involontairement, il se met à marcher sur la pointe des pieds au moment de passer à côté de lui.

Là-bas, dans la grande salle une voix réclame de l'eau. Oui, oui, il arrive. Son regard s'attarde pourtant encore vers celui qui est assis, muet et immobile, près de la table.

Le visage d'Houmaïak est tout à fait pâle, sauf là où sa joue est rouge. Il ne rit plus aux hirondelles et il oublie de faire ses tours d'adresse avec les bras et les mains.

D'un air indifférent, il jette un regard dans la chambre du moribond en passant devant la porte. Il voit que le Turc est en proie aux derniers spasmes de l'agonie. Sa respiration n'est plus qu'un souffle faible et inégal. Tout à coup ses membres se raidissent et avec un râle sourd sa tête tombe sur le bord de sa couche et heurte la table de nuit. Sur le marbre blanc les mèches de cheveux noirs se détachent, toutes collées par la sueur de la mort, et dessous on voit un front jaune.

Tout est tranquille.

VENGEANCE

« Ne peux-tu pas t'imaginer quel mot c'est ? » dit Karnig avec mépris.

Houmaïak a l'air très occupé de sa flûte de jonc, mais en réalité, il est très malheureux. Il peut tout supporter, sauf une chose : le mépris de Karnig.

Karnig a vingt ans ; il a été chauffeur sur le bateau à vapeur le *Constantza* jusqu'au moment où la guerre a éclaté et où il a commencé à vivre toutes sortes de choses curieuses qu'il ne veut pas raconter. Karnig est son ami, son héros.

Il jette la flûte à terre et la repousse du pied.

« Dis-le moi », supplie-t-il, les yeux pleins de larmes.

Mais le cœur dur de Karnig reste inflexible. Il regarde devant lui d'un air froid.

Alors le gamin lui saute dessus et se met à le battre, mais le géant ne s'émeut pas.

« Dis-le-moi », crie-t-il d'une voix étouffée par les pleurs, « dis-le-moi ou... »

Il est hors de lui et saisit Karnig à la gorge.

Karnig se secoue de son étreinte, comme s'il enlevait une feuille de dessus lui. L'enfant reste étendu par terre. Il ne supplie plus, mais quand Karnig voit les larmes couler sur ses joues et ses lèvres trembler nerveusement, il est attendri. Il se penche et lui murmure un mot à l'oreille.

« Vengeance ».

Le petit garçon s'accroche à sa main et le regarde avec des yeux fixes et brûlants, tout en répétant passionnément le même mot d'une voix qui n'est qu'un souffle.

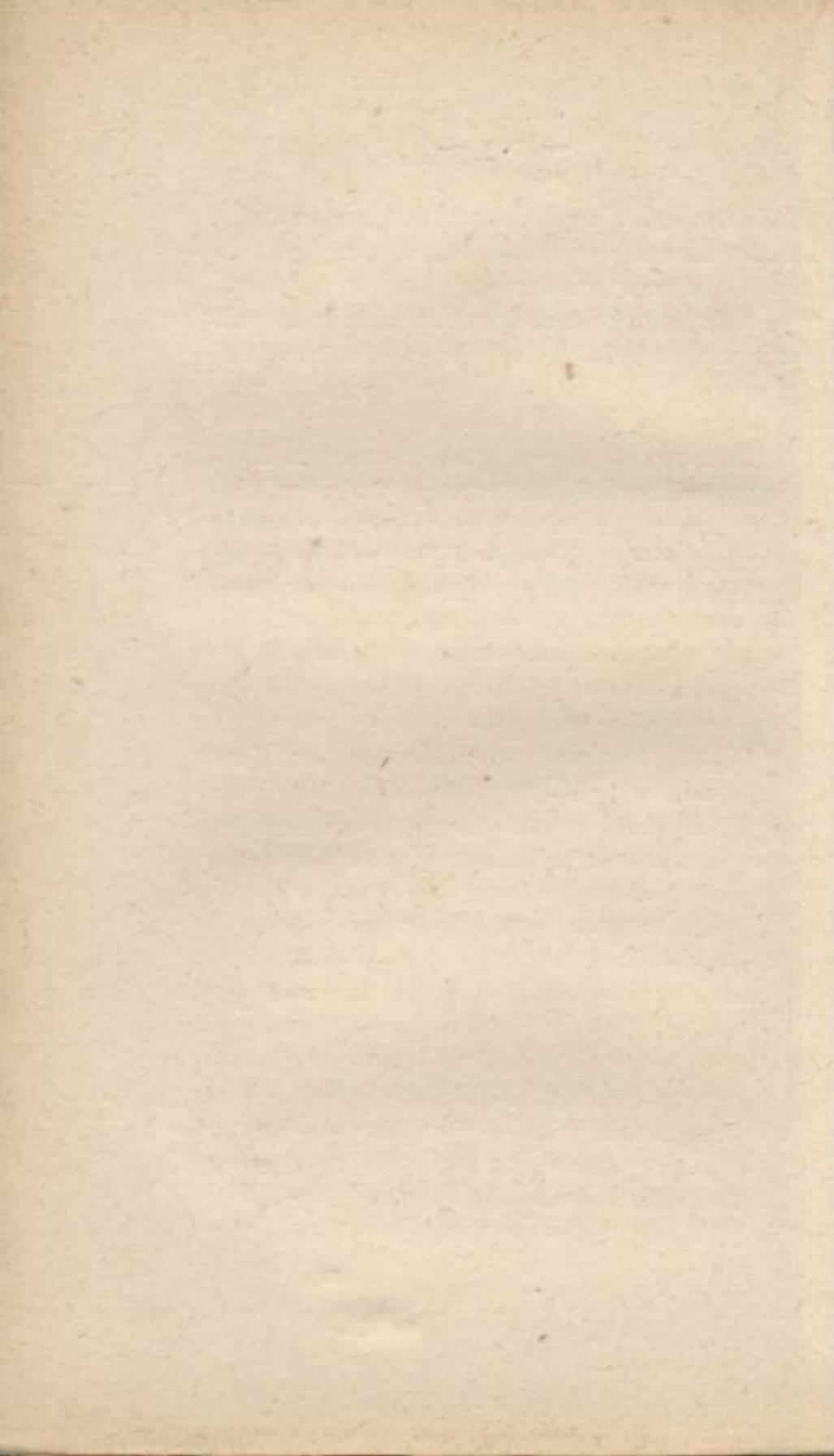
Karnig se détourne et s'en va. L'enfant reste sur le sol, mais à demi-redressé, et le suit des yeux. Pourtant, en réalité, il voit tout autre chose, il voit ce que Karnig lui a raconté.

Maintenant il le sait, et son âme a retrouvé la paix. Il sait, qu'au premier rang, dans l'armée russe qui combat au Caucase et qui est en route pour Erzeroum, il y a 50.000 volontaires arméniens, un corps organisé et armé par les Arméniens du monde entier.

Tous les volontaires portent le même uniforme, portent la couleur du deuil et un seul mot, toujours le même, brille au-dessus des mille fronts, sur le bord de la casquette. Et maintenant il sait, que le mot, dont la

flamme écrite en lettres arméniennes brûle l'ennemi qui vient affronter ces milliers de fronts et ces milliers d'âmes, le mot qui conduit leurs bras et donne la victoire à leurs armes et le mépris de la mort à leur audace, il sait que ce mot unique est le mot : *vengeance*.

Ah ! comme il comprend à présent l'expression du visage de Karnig ! Comme il sent dans son propre cœur le désespoir sombre et muet d'être enfermé ici, de n'être qu'un infirmier. Maintenant il sait où vont toujours et toujours les pensées de Karnig ! Elles vont là-bas, parmi ses frères, au front russe !



HAIK HOVSEPIAN

« Vous avez mauvaise mine, mon cher ami. Que vous est-il donc arrivé ? »

Les malades disaient que vous n'avez pas été bien, mais je n'ai pas encore eu le temps de venir vous voir. »

Le docteur Delacombe s'interrompt. A travers ses lunettes d'or, il jette sur son voisin un regard pénétrant.

Le seul homme de l'hôpital qui ne soit pas arménien, est M. Delacombe, l'oculiste, un Français âgé de soixante-cinq ans. Au moment où la guerre éclata, il avait le typhus, et quand on ferma les Dardanelles en novembre, il était trop faible pour tenter de retourner en France en passant par Dédéaghatch. Maintenant tous les chemins sont fermés et le vieux patriote doit « comme un misérable prisonnier » continuer son travail purement civil en qualité d'oculiste à l'hôpital arménien, tandis que toute son âme est enflammée du désir d'être avec ceux qui se battent pour la terre de France.

Tout en s'arrachant les cheveux de fureur, à l'idée d'être continuellement sans nouvelles exactes du front occidental — le seul qui existe pour lui — et tout en remplissant l'air à chaque minute des jurons français les plus pittoresques et les plus variés, pour le grand plaisir de ceux qui l'entourent, il est en mouvement perpétuel du matin au soir ; surtout à présent, quand il y a un tel manque de médecins, le travail ne lui fait pas défaut, et il s'est chargé d'une des sections de l'hôpital de sorte qu'il n'a pas besoin « d'être abattu et fendu en bûches comme les vieux troncs d'arbres inutiles qui oifusquent le paysage. »

Sa spécialité, l'ophtalmologie, ne lui donne que peu à faire depuis que le port est fermé ; car voilà deux ans qu'aucun bateau n'est entré en rade de Constantinople.

« Malade, non je n'ai pas été malade. » Vahann Effendi enlève son fez et se passe la main sur le front comme il a l'habitude de le faire quand il a beaucoup de choses à dire mais préfère ne pas parler. Un moment après son visage est de nouveau clair et calme. « C'est seulement... c'est seulement quelque chose qui m'a tout particulièrement frappé au cœur... la mort de Haïk Hovsepian. »

M. Delacombe jette un regard de ses yeux

vifs sur Vahann Effendi qui a détourné la tête, un regard rapide par-dessus ses lunettes d'or, et l'âme française a saisi la scène qui, en cette seconde, se joue dans l'autre âme humaine.

« Hum ! dit-il. Il s'arrête un instant et enfouit ses mains dans les poches de sa blouse. Puis ils se remettent tous deux en marche et vont et viennent dans la grande allée du jardin. M. Delacombe sort ses mains de ses poches et gesticule en fronçant ses sourcils en broussailles sous la calotte blanche.

« Eh bien oui, eh bien oui ! Ces monstres sont capables de tout ! » murmure-t-il et il se frotte les mains avec fureur.

« Qui il était ? » dit Vahann Effendi tout à coup, comme si son compagnon le lui avait coup, comme si son compagnon le lui avait demandé. « Oh ! il n'était qu'un jeune médecin comme beaucoup d'autres. Mais il était pourtant quelque chose de plus que cela. Il était un de ceux qui promettaient le plus parmi nos jeunes ici. Demandez à qui vous voulez à l'hôpital — nous l'avons eu pendant une année et demi comme interne — demandez à ses amis et à ses collègues, à Péra, au Patriarcat et partout dans les rédactions. »

Vahann Effendi s'interrompt brusquement et le fougueux vieillard à son côté reste muet et se dit qu'il faut que les pensées de Vahann

Effendi soient bien loin pour qu'il puisse oublier, même une seconde, la triste réalité, oublier que tous sont loin, les amis et les collègues, les rédacteurs et les professeurs, les politiciens et les membres de l'Assemblée nationale, tous, tous les intellectuels. Presque tous ont été déportés et pendus ou, dans les cas les plus favorables, fusillés dans les ténèbres lointaines de l'Asie Mineure. Le Patriarcat est fermé, les bureaux de rédaction saisis.

Ils s'asseyaient sur un des bancs de pierre près du grand bassin de la fontaine. Autour d'eux règne la paix du dimanche. Vahann Effendi est assis immobile, et à l'air d'écouter une voix intérieure tandis que Monsieur Delacombe répète pensivement « Eh bien oui ! eh bien oui ! »

Quand le médecin français sent qu'il peut questionner, il demande :

« Est-il mort ici, à Constantinople, Haïk Hovsepian ? C'était sans doute de nouveau ce maudit typhus ? »

Vahann Effendi a un sourire si douloureux que le vieux Français au regard irascible voudrait pouvoir reprendre ses paroles.

« Non, oh non ! Ce n'est pas cela. Vraiment ce doit être difficile pour des étrangers de comprendre que dans les temps actuels,

nous autres Arméniens nous estimons que c'est un bonheur quand nos compatriotes meurent d'une mort naturelle, du typhus, du choléra, ou de n'importe quoi, mais dans un lit et sous un toit hospitalier. Haïk Hovsepian est mort loin d'ici. Il est mort tout au fond de l'Asie Mineure, à l'est de Konia sur la route d'Adana. Vous me comprenez? »

Son compagnon secoue la tête affirmativement. « Naturellement, naturellement ! » murmure-t-il, « traîné là-bas par ordre du gouvernement? »

« Lui, comme tous les autres. C'était au mois de mai. Pendant longtemps nous avons été sans nouvelles et sans espoir, mais la semaine dernière enfin nous avons appris par un témoin oculaire comme il est mort et ce qui s'est passé avant. »

Tout est si tranquille près de la fontaine, que les cris des grands oiseaux de proie qui tournoient au-dessus des peupliers déchirent douloureusement les oreilles. Vahann Effendi lève la tête et suit des yeux les éperviers avec une expression de souffrance, comme si cela lui faisait mal de les voir et de les entendre. Puis il continue :

« Sa jeune femme était Allemande. Elle... »

M. Delacombe se redresse et fait une gri-

mace en s'exclamant : « Fi donc ! Que le diable... »

— Calmez-vous, Docteur ». Un faible sourire tremble au coin de la bouche de Vahann Effendi. « Elle était donc Allemande — et une charmante femme, pleine de caractère, brave et noble. »

A chaque adjectif, il semble que le vieux Français avale une pilule amère.

« Du reste, elle n'était pas Prussienne. C'était une Saxonne, et non seulement cela, mais elle était la propre nièce de von der Golz Pacha. »

— « Nom d'un chien ! Et elle ne pouvait même pas sauver son mari ? »

— « Tout a été tenté. Elle a été chez son oncle et il a écrit et a fait toutes les démarches possibles à la Porte et auprès du chef de la police. Tout a été en vain. Elle a obtenu audience de Talaat Bey, qui n'a fait que hausser les épaules en disant que l'affaire ne dépendait pas de lui, Ministre de l'Intérieur. Il a pourtant donné quelques ordres par téléphone, mais elle put remarquer que c'était seulement simulé. Elle n'avait été reçue là-bas qu'à cause de sa beauté. Le terrible Bedry Bey, le chef de la police secrète lui avait refusé audience en répondant à son intermédiaire que c'étaient les Turcs et non les Allemands qui régnaient

à Constantinople, et qu'ils décidaient eux-mêmes dans les questions intérieures, sans que les étrangers eussent à s'en mêler. Alors elle apprit par ses relations allemandes qu'Enver Pacha allait arriver — non officiellement — venant du front oriental. Par von der Golz Pacha, elle eut finalement audience auprès du Ministre de la Guerre, après maintes difficultés. Ses amis m'ont raconté que ce jour-là, elle était pleine d'espoir; elle pensait aux longues années qu'Enver Pacha a passées à Berlin et à ses sympathies allemandes. Elle se disait qu'il était jeune aussi et qu'il la comprendrait! Von der Golz l'a conduite lui-même au Séraskérat dans son propre automobile. Mais il ne pouvait pas l'introduire personnellement; elle était bien la fille de sa sœur, mais elle était la femme d'un Arménien et portait un nom arménien et ainsi le général allemand ne pouvait pas intervenir directement dans l'affaire!

« Elle entra donc dans ce palais impénétrable du Ministère de la Guerre, une double rangée de soldats présentaient les armes devant elle à son passage le long des immenses corridors, et quand elle ressortit de la salle d'audience, Enver Pacha l'accompagna jusqu'à la porte avec beaucoup de paroles aimables et de sourires et il lui baisa la

main en lui promettant, qu'aussitôt que l'affaire serait examinée — c'est-à-dire jugée par Bedri-Bey — elle recevrait immédiatement des nouvelles par son premier secrétaire.

« Alors elle fut saisie de désespoir et se rendit chez le Sultan lui-même. Elle voulait avoir un passeport pour aller à Konia retrouver son mari. Elle avait envoyé en Allemagne son unique enfant, un petit garçon de dix mois que des membres de sa famille avaient heureusement pu emporter. Par l'intermédiaire de l'Ambassade d'Amérique — pas par l'Ambassade d'Allemagne, puisqu'elle n'était, en effet, plus Allemande elle obtint audience à Dolma-Bagtché (1). Von der Goltz lui avait donné une lettre pour le Premier Drogman du Sultan. Elle attendit quelques minutes dans la salle d'audience, et le Drogman revint avec la réponse qu'on s'occuperait de son mari.

« C'est, malheureusement pour elle, justement à ce moment-là que von der Golz Pacha a dû partir à l'improviste à cause de l'offensive russe-anglaise et, peu de temps après, on apprit qu'il était mort du typhus près de Bagdad.

« Et huit jours après son audience à

(1) Résidence du Sultan, au nord du Bosphore.

Dolma-Bagtché, le Patriarcat fut informé de la mort de son mari en Asie-Mineure.

« Elle ne voulait pas le croire, elle ne pouvait pas le croire.

« Mais un autre de nos compatriotes, qui a été rappelé de l'exil par le Gouvernement parce qu'il sait des choses qu'on veut essayer de lui arracher par la torture, lui a envoyé un message. Il était le meilleur ami d'Haïk. Et il lui a écrit pour lui dire que c'était vrai : son mari était mort. Avant que lui-même « disparût » à cause de ce qu'il savait, elle a pu lui parler. Il lui a pris la main et il lui a dit tout ce qui s'était passé. Tout, non pas tout. Elle n'aurait pas pu supporter de le savoir tout de suite. Mais il a pu écrire, car la porte de la prison ne s'est pas fermée tout de suite sur lui ; il a pu écrire, et j'ai lu le papier. »

Il y a un moment de silence. Tout est si tranquille que le bruissement du vent dans les feuilles ne fait qu'augmenter ce grand calme.

Alors le Docteur Delacombe demande d'une voix aussi étouffée que le murmure des feuilles :

— « Est-elle retournée en Allemagne? Seule? »

— « Oui, elle est retournée en Allemagne. Seule. Elle était comme pétrifiée. Mais

elle voulait savoir les détails de sa mort, et elle les saura... une fois. Plus tard, lorsque la blessure de son âme se sera un peu cicatrisée. Et elle apprendra tout à son enfant.

« Oui, je veux vous le raconter :

« Une nuit, il a été réveillé par les hommes de la police secrète qui, pour la forme, lui firent quelques questions. Une automobile fermée attendait en bas devant la porte. Plusieurs de ses amis y étaient déjà assis et parmi eux... mais à quoi sert de vous les nommer. *Vous* ne les avez pas connus, *et moi*, je sais que je ne les reverrai jamais. Ils se sont serré la main en silence. Un peu plus loin, dans la même rue, une autre automobile s'est jointe à la leur. Dedans étaient Vartkès et Zohrab, nos deux plus importants représentants au Parlement ; leurs noms sont connus même hors de la Turquie. Nous venons aussi d'apprendre de source sûre que tous deux sont morts, ils ont été pendus à Konia.

« C'est ainsi qu'ils sont allés vers le Bosphore. Celui-là même qui a été ramené ces jours-ci et qui était avec Haïk Hovsepian dès cette première nuit jusqu'à l'heure de sa mort, me l'a raconté. Il m'a dit qu'ils ont cru un moment qu'on avait l'intention d'en finir toute de suite avec eux et qu'on allait les faire disparaître dans les flots rapides du

Bosphore. On pouvait s'attendre à tout. Pourtant quand ils furent arrivés au bord de l'eau, on arrêta les automobiles et ils virent ces petits bateaux-mouches que le Gouvernement emploie de nuit pour les déportations d' « intellectuels ». Ils y montèrent, ayant chacun à côté de lui un officier de police, qui braquait un revolver chargé à quelques centimètres de sa poitrine. Puis ils disparurent sur l'eau dans les ténèbres de la nuit du côté de Haïdar-Pacha. Avant le lever du soleil, ils étaient déjà bien loin.

« A la dernière station, un peu à l'est de Konia, ils furent confondus dans une caravane de plusieurs milliers de déportés, de ces simples gens, de ceux qui ne sont pas considérés comme « déportés politiques » et qui vont à pied — car on exige 30 livres par jour pour une voiture — qui font à pied des milliers de lieues, avant d'atteindre leur but : les lointaines contrées du désert de Syrie près de Zor et la mort certaine.

« En sa qualité de médecin, Haïk fut appelé à soigner quelques officiers de gendarmerie de l'escorte, c'est-à-dire, quelques-uns de ceux qui sont chargés de veiller à ce que les « émigrants » soient poussés en avant à l'aide de coups de bâtons et de coups de piques. Deux des officiers avaient eu la mal chance de boire de l'eau d'une des fon-

taines empoisonnées que le Gouvernement fait préparer pour les émigrants : car cela fait aussi partie du système.

« Un peu plus loin, à l'une des haltes où des brigands Kurdes, ou, comme on les appelle, de paisibles villageois, sont stationnés avec l'ordre de dépouiller les déportés de tout ce qu'ils ont pu prendre avec eux en fait de provisions ou de vêtements — pas d'argent, car cela va dans les poches des fonctionnaires —, Haïk fut chargé de donner ses soins à la fille d'un chef qui gisait très malade sous la tente de son harem. A cause de cette maladie, Haïk et ses compagnons furent retenus quelques semaines dans cet endroit. Il soigna la jeune fille et la guérit. Alors le père — c'était le célèbre Nureddin Sedad Bey — voulut lui prouver sa reconnaissance. Il fit venir Haïk et quelques-uns de ses camarades dans sa tente et leur offrit d'abord le narghileh suivant la coutume. Puis, il lui fit cadeau d'un très précieux et magnifique revolver tout incrusté d'argent. Haïk lui demanda ce qu'il en devait faire puisque son sort était déjà décidé. « Oui, c'est vrai », dit le chef Kurde, et puisque tu le sais, je n'ai pas à te cacher la vérité. Ta mort est arrêtée. On te fusillera à la prochaine halte. J'ai vu ton nom sur la liste. Mais tu as guéri ma fille et c'est

mon devoir d'essayer de te sauver la vie. Quelquefois la roue du sort tourne, — et j'ai le pouvoir de te délivrer. Voici comment : je t'offre ma fille en mariage, tu renonces à ta foi et deviens musulman comme nous. Ainsi ta vie sera sauvée ; celui qui voudrait ta mort, devrait d'abord me tuer. » Haïk répondit qu'il ne pouvait pas accepter la proposition de Nureddin Bey, qu'il avait déjà une femme qui était à Constantinople avec leur petit garçon âgé d'un an à peine. Nureddin Bey lui demanda si pour sauver sa vie, il ne pouvait pas oublier sa religion, prendre une autre femme et répudier sa femme incrédule suivant la doctrine du prophète. Or il connaissait déjà Fatma et savait que la jeune fille était bien faite. Haïk refusa encore. Ce n'était pas tant à cause de la religion, dit-il, mais parce que les mœurs de sa race ne lui permettaient pas d'épouser plusieurs femmes et parce qu'il ne voulait pas trahir celle qu'il avait laissée à Stamboul et qui avait quitté pour le suivre sa patrie et la chère maison de son père. Est-ce que Nureddin Bey ne pouvait pas comprendre cela ? Le Kurde haussa les épaules. « Ce n'est pas mon affaire », lui dit-il. Mais dans ce cas, lui, Nureddin Bey, ne pouvait rien pour lui. Il était trop tard ; son nom était un des pre-

miers sur la liste. Il s'éloigna en lui disant qu'il voulait le laisser réfléchir.

« Quand il revint, sa fille était avec lui. Elle se jeta en pleurant aux pieds d'Haïk et le supplia de rester. Après une heure de vaines prières, le père la jeta hors de la tente avec un coup de pied méprisant et dit à Haïk d'une voix brève qu'ils n'avaient donc plus rien à se dire. Il prit congé de lui en souhaitant à l'Effendi et à ses camarades bonheur et prospérité, beaucoup de fils et une longue vie.

« Le lendemain, la caravane se remit en route et Haïk et ses amis furent conduits plus loin sous la plus stricte surveillance. Vers le soir... »

Vahann Effendi enlève son fez et après l'avoir posé sur le banc de pierre, il se passe plusieurs fois la main sur le front.

« ... Vers le soir ils firent de nouveau halte et la première chose qu'on fit, fut d'amener Haïk Hovsepian derrière un arbre — et de le fusiller. Ses camarades n'étaient qu'à quelques pas de lui, au milieu de leurs gardiens. « Dites-lui adieu de ma part » murmura-t-il lorsqu'il passa à côté d'eux. Il se retourna encore une fois et ils pouvaient voir à ses lèvres qu'il répétait ces mêmes paroles. Je ne sais pas où ils visaient. Mais je sais

qu'il est tombé seulement au troisième coup. Celui-là l'avait atteint dans l'œil.

« Il est mort tranquillement — comme presque tous nos compatriotes. Après lui, ils ont exécuté les autres qui étaient aussi sur la liste. Celui dont le nom avait été rayé par ordre télégraphique, m'a raconté tout cela — comme je vous l'ai dit déjà. »

Vahann Effendi se tait. Il est très fatigué et reste assis, les yeux fermés.

Quelques minutes se passent dans un profond silence. M. Delacombe caresse sans relâche sa barbe blanche en pointe et ses lèvres s'agitent comme s'il prononçait d'innombrables jurons, mais pas un seul ne se fait entendre.

— « Monsieur Vahann », demande-t-il avec précaution, « comment était-ce... Connaissiez-vous personnellement ce jeune homme? Était-il un de vos proches? »

Vahann Effendi ne répond pas tout de suite; il ouvre ses yeux fatigués, mais les referme aussitôt.

— « Oui », dit-il doucement, « oui, il me touchait de près. Je l'ai connu tout petit garçon. Son père a été tué pendant les massacres de 1896, ici, à Constantinople. Je suis devenu pour lui une sorte de tuteur. Il a passé son enfance avec mon fils. J'ai eu

une fois un fils — un fils unique. — Lui et Haïk étaient amis. »

Quand Vahann Effendi rouvre les yeux, son regard semble chercher au loin, bien loin, là, où seule la pensée peut aller — non la parole. — Et sa taille semble s'être affaissée.

Ils ne disent plus rien. M. Delacombe arrache sa boîte de cigarettes de sa poche et frotte d'une main fébrile allumette après allumette pour essayer d'avoir du feu. Puis il fume avec une rapidité incroyable plusieurs cigarettes en rejetant la fumée avec force. Et il jette loin de lui ses cigarettes à moitié fumées pour en allumer de nouvelles.

Les éperviers qui planent dans le ciel ne poussent plus leurs cris qu'à de longs intervalles. Le soleil couchant envoie ses derniers rayons sur le jardin. Tout est si calme et plein de paix.

— « Écoutez ! » Monsieur Delacombe saisit mon ami par le bras. « Écoutez, les enfants vous répondent eux-mêmes ! Voyez comme ils fourmillent et remplissent le jardin d'espoir en l'avenir. Ah ! c'est le chant du dimanche qu'ils chantent, n'est-ce pas ? C'est celui que j'aime depuis le soir où vous m'en avez fait la traduction. »

Le chant retentit à travers le jardin.

« C'est mon chant », murmure-t-il, « c'est

tout ce qui me rappelle encore l'âme de la France dans cette maudite Turquie. »

Tous deux restent debout et écoutent en silence les enfants qui chantent en chœur à quatre voix :

Seigneur Dieu ! Notre Dieu, notre forteresse !
Toi qui donne les bons et les mauvais jours !
Nous avons vu la nuit venir, et la nuit dure
[encore !
Seigneur, délivre notre terre de l'ennemi !
Seigneur, donne la paix au monde,
Prends dans ta main nos pères et nos frères morts
[ou mourants
Nous avons vu la nuit venir et la nuit dure
[encore !
Donne-nous la force d'attendre et donne-nous la
[victoire !

M. Delacombe se passe la main dans la barbe et murmure avec une émotion qu'il ne cherche pas à cacher :

« Eh bien oui ! Eh bien oui ! Tout mon vieux cœur chante avec eux. Oh ce : « Nous avons vu la nuit venir et la nuit dure encore ». Vahann Effendi, ce que vous m'avez raconté ce soir, je ne l'oublierai pas de sitôt. Et si elle était ici, cette jeune femme, à côté de nous, oui — je sais — que je m'inclinerais devant elle et la prierais de croire à la sympathie d'un vieux Français. C'est ce que je voulais dire : ce chant m'a délié la langue.

Bonne nuit, Vahann Effendi. Et merci. A bientôt. »

La poignée de mains des deux hommes est longue et chaleureuse. Puis ils se séparent et s'en vont, chacun de son côté. Un instant, M. Delacombe s'arrête et suit des yeux la tête blanche qui se penche d'un mouvement si las, maintenant que Vahann Effendi est seul.

BOMBES

Les rayons de la lune jettent une lumière crue sur les arbres du jardin de l'hôpital dans une nuit presque aussi claire que le jour. On peut distinguer chaque pomme de pin sur les hautes cimes tranquilles et chaque fissure au fond du bassin desséché de la fontaine. La tour du réservoir se dessine distinctement, toute noire dans le ciel de la nuit, où de grands nuages blancs s'en vont lentement du côté de la mer qui murmure au loin, paisible et lasse après trois jours de violente tempête.

Au bureau, une lumière brille, malgré l'heure avancée, mais elle brille bien faiblement. La lampe qui est sur la grande table à écrire de Vahann Effendi est presque une lampe de poupée. Elle aussi parle la langue muette de la guerre et des privations.

Vahann Effendi est penché sur ses grands registres, il compte — il calcule — et soupire. Et il compte de nouveau; mais le résultat n'en devient pas meilleur. Comment

cela ira-t-il? Juillet, août, septembre, et à la rigueur, octobre; plus longtemps c'est impossible. Et après, comment faire face à l'hiver? Il n'y a aucune perspective d'avoir la paix, au contraire. Partout, seulement de nouvelles confiscations et un manque de nourriture croissant; surtout parmi ceux pour qui un sale chiffon de papier accompagné d'un doigt sur la poignée d'un revolver suffit pour chuchoter : donnez ce que vous avez, ou...

Le vieux chien couché près de la porte dresse tout à coup les oreilles et en même temps, Vahann Effendi lève la tête. Un son éloigné et vibrant déchire le silence de la nuit. Avec la rapidité de l'éclair, il quitte sa chaise; et, le chien sur ses talons, il traverse le vestibule éclairé par la lune, et sort. Sarkis, qui dort à côté du bureau, a entendu son maître et quelques minutes après, il est aussi derrière lui, à côté du chien.

Ils parlent à voix basse. Sarkis aussi l'entend distinctement l'aviateur qui est là-haut. Et tous deux savent qu'à l'aérodrome de San-Stefano on ne fait jamais d'exercices pendant la nuit.

— « Ce doit être un Russe, ne crois-tu pas, Effendi? »

— « Non. Ils ne peuvent pas venir si loin.

Ils n'ont pas même pu venir jusqu'à Erzeroum. C'est encore trop loin. »

Ils restent immobiles et scrutent le ciel assombri; la lune s'est cachée derrière un nuage.

Le chien renifle et court vers le réservoir. Vahann Effendi le voit sauter contre quelqu'un qui se meut là-bas et remuer sa queue, de joie. La lune apparaît de nouveau et il voit qui c'est. Appuyé contre la tour, Karnig est debout, la tête en l'air, sourd et aveugle à tout ce qui n'est pas là-haut. Les rayons de la lune mettent leur lueur jaune sur l'ovale de son visage aux traits maigres et amers d'empereur romain et éclairent ses yeux étincelants. Il est là, comme ébloui par une vision. La main de Vahann Effendi posée sur son épaule le réveille brusquement.

— « Que fais-tu là, Karnig, à cette heure de la nuit? »

« Je... je... j'étais de garde dans la salle », murmure Karnig d'une voix confuse et embarrassée. Mais tandis qu'il parle, ses yeux d'aigle ne quittent pas le ciel.

« L'entends-tu là-haut? Maintenant le bruit est plus faible. C'est une bonne nuit pour aller en reconnaissance, Effendi. »

Et soudain, sa main tendue pointe un doigt triomphant comme une flèche :

« Là. Sous le plus grand nuage. »

Il saisit de son autre main le bras de Vahann Effendi, et tous deux restent immobiles et suivent des yeux le point noir qui s'allonge et devient une ligne à mesure que l'aviateur s'approche, en se dessinant vivement dans le ciel lumineux.

Le ronflement devient de plus en plus fort ; l'aviateur descend en biais.

« Vois-tu les hélices, Effendi ? Il est seulement à trois cents mètres à présent. C'est un Anglais, Effendi. »

Vahann Effendi a un sourire : « T'imagines-tu que tu peux le voir, Karnig ? »

— « Non. Mais je le crois. Il vient des Dardanelles. Tu verras que j'ai raison. Et il n'est sûrement pas seul. Tu peux être sûr, Effendi, qu'il y en a un autre avec des bombes, et s'il n'y est pas cette nuit, il y sera demain soir, si le clair de lune se maintient. »

L'aviateur continue sa course et devient de plus en plus imperceptible.

Le vieux Sarkis s'est assis sur le banc de pierre, à quelque distance du réservoir. Les deux autres restent tranquilles à la même place. On dirait que Karnig est enraciné à la terre et que son regard ne peut se détacher du ciel.

« Karnig, mon garçon ! » La voix de

Vahann Effendi a la douceur de celle d'un père. « Qu'est-ce que tu as — quel est le secret que tu portes avec toi et qui te tourmente, mon ami? »

Une expression de douleur infinie et de sauvage désespoir passe sur le visage ravagé de Karnig, et il le cache brusquement dans ses mains. Puis, il relève la tête et en regardant de nouveau vers les nuages, il dit tout doucement :

— « Ne me demande pas, Effendi. Cela ne sert à rien, je ne peux pas le dire, — même si je voulais — pas même à toi. Mais pendant la guerre des Balkans, j'étais de l'autre côté de la frontière, et j'étais contre eux! »

Sa voix tremble si fort qu'elle se perd dans un murmure indistinct, mais Vahann Effendi saisit chaque mot.

« J'étais à Loulé-Bourgas et à Kirk-Kilissé et je les ai vus fuir. » Il parle les dents serrées et il met une jouissance à prononcer les mots d'une manière sifflante. « Je les ai vus fuir dans la vase — ils en avaient jusqu'aux genoux, et j'étais avec ceux qui les poursuivaient. — Et maintenant...! »

Il se tait en étouffant quelques sons qui s'arrêtent dans sa gorge et l'étranglent tandis que dans une sorte de convulsion il tord son dos souple de jeune animal comme sous

l'excès de la douleur. Puis il se redresse, et reste raide, le torse d'une raideur presque forcée, mais il ne peut maîtriser le tremblement de ses mains.

« Je suis maintenant un misérable et malheureux fuyard. La nuit, mes pensées ne me laissent pas tranquille... et je ne peux rester couché. Il me semble que je dois sortir et aller les étrangler... tous ceux qui sont cause que je ne suis pas avec les autres... et que je ne suis pas », ajoute-t-il en chuchotant, « parmi les premiers, au front du Caucase. »

De nouveau, le visage de Karnig reprend son masque d'indifférence. Mais ses yeux étincellent tandis qu'il montre du doigt les nuages fuyants :

« Tu peux le voir, Effendi », — son ton est calme et positif — « tu peux le voir, — voilà l'autre. Et il a des bombes avec lui, tu peux m'en croire. Je sais plus de choses que tu ne penses. »

Deux minutes ne se sont pas écoulées, que l'air est déchiré par un fracas assourdissant. D'abord une détonation sourde et puis l'éclat et le tumulte d'une explosion éloignée. Des vitres tombent en se brisant, les bâtiments de l'hôpital se remplissent de vie et d'inquiétude, le chien aboie avec fureur.

« C'est tombé sur le magasin à poudre de

Makrikeyu », remarque Karnig brièvement.
« Ils ont eu de la chance... Une autre nuit, nous allons les avoir sur notre tête, ici à Yédi-Koulé. — Fabrique de munitions, Effendi! »

— « Et l'hôpital! » soupire Vahann Effendi.

Une violente lueur d'incendie illumine le ciel du côté de la fabrique de munitions de Makrikeyu, la station voisine. Les détonations se suivent et une quantité de petites explosions éclatent les unes après les autres. De la tour, on voit distinctement l'éclair éblouissant de chaque nouvelle explosion.

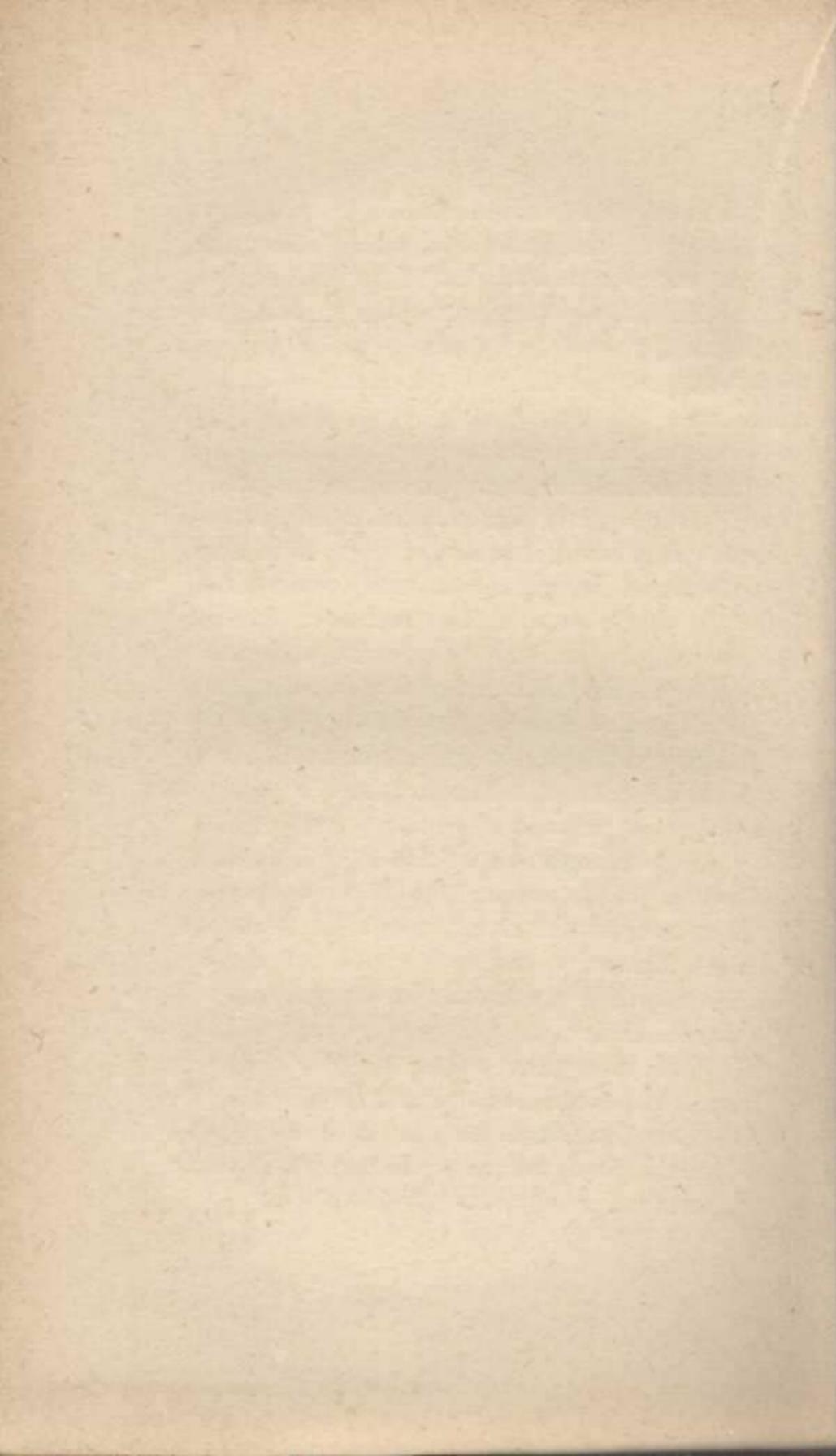
— « Voilà qu'ils tirent de Top-Hané! » fait Karnig. « Non, vrai, vous pourriez vous épargner cette peine! Maintenant qu'il n'y a presque plus de lune, il peut s'enfuir en paix! »

« Je veux faire ma ronde », dit Vahann Effendi, en se parlant plutôt à lui-même.
« Les patients et les vieux ont été effrayés, naturellement. »

Karnig reste un instant la tête baissée.

La lune a disparu derrière l'Olympe; le jardin est plongé dans l'obscurité.

Seul le reflet des projecteurs traverse le ciel. De Top-Hané et des vaisseaux de guerre on tire encore contre les aviateurs rapides.



ARRESTATIONS

Le lendemain est un dimanche.

Tandis que l'heure de midi répand le calme et le silence de son repos sous le soleil brûlant, et que malades et bien portants font la sieste, l'hôpital se trouve tout d'un coup entouré par la gendarmerie. A toutes les portes on a doublé les sentinelles.

Là-haut, dans le ciel éblouissant, les grands éperviers gris-bruns tournoient. Leur cri rauque semble encore plus discordant et plus distinct dans la paix de cette heure.

Peu à peu, à mesure que l'on apprend l'arrivée de la police, une angoisse paralysante saisit le grand hôpital. Le jardin se vide, abandonné par les convalescents; chacun se glisse dans son lit ou regagne sa chaise.

« Qui veulent-ils aujourd'hui? — Est-ce toi? — Est-ce moi? — Est-ce nous tous? Mon Dieu, aie pitié de nous. » — Tous les vieux, et tous les malades, et les paralytiques, soupirent : « Dieu, aie pitié de nous. »

Au bureau, le chef de police, moustache à la Guillaume, est assis dans le fauteuil près de la fenêtre, les jambes croisées. Il parcourt encore une fois le volumineux registre de noms. Ça et là, il ajoute une marque à côté d'un nom.

« Cette fois nous devons bien en avoir une cinquantaine. »

C'est sans lever les yeux de dessus son registre qu'il jette cette remarque à Vahann Effendi, assis en ce moment près de la grande table à écrire le menton dans ses mains. Il attend, immobile. Comme il ne donne pas de réponse, un coup d'œil rapide fend l'air et vient se heurter à sa tête blanche. Les nuages de fumée de sa cigarette continuent à monter lentement et flegmatiquement.

« Puis-je donc vous prier de faire donner les ordres nécessaires à l'égard des dix-huit que j'ai ajoutés à la liste officielle. Vous n'avez sans doute — hum — rien à redire à cet arrangement? Vous aurez ainsi moins de bouches à nourrir dans ces temps difficiles. »

Le visage de Vahann Effendi est couvert par l'ombre de sa main pendant qu'il répond :

— « Je vous remercie de penser si aimablement à mes compatriotes et à nos malades. Votre arrangement est sûrement le plus convenable. »

Silence. Et tout à coup, froidement l'officier de police ordonne :

— « Ayez la bonté d'arranger cette affaire pendant que je fais une ronde. »

— « A vos ordres. »

A peine le Turc est-il hors de la chambre que Vahann Effendi saisit le cornet du téléphone.

« Stamboul 244. — Est-ce le Ministère de l'Intérieur? Vous parlez avec la Direction de l'Hôpital Arménien. Est-ce que Hassan Moukdar Bey est là? Non? Est-il en train de venir ici? Pas encore? Ayez l'obligeance de le prier de venir au téléphone. — Hassan Bey? Comme je vous l'ai dit il y a une demi-heure, la police est ici et l'ordre d'arrestation est très chargé cette fois. Malgré cela, l'officier de police a, d'après ce qu'il me semble, de sa propre initiative ajouté dix-huit hommes aux trente-deux visés par la liste. Vous m'avez promis de venir sans retard. Pouvez-vous apporter un contre-ordre pour ce qui concerne ces dix-huit? Parmi eux il y a nos deux boulangers, nos deux meilleurs brancardiers, mon commis de bureau et le jeune pharmacien, qui a pris la place de l'ancien qui a été déporté. Faites vite, Hassan Bey! Je vous remercie. Au revoir. »

Vahann Effendi s'approche de la fenêtre et écoute. Quel est ce tumulte?

Des deux mains, il se cramponne à l'encadrement de la fenêtre. Tout en écoutant, ses lèvres répètent sans bruit les noms de ceux qui doivent partir... partir pour la mort horrible, en exil.

Le bruit redouble au dehors. Vahann Effendi sonne. Personne ne vient. Il presse la main contre son front. C'est vrai, — le vieux Sarkis aussi...

Il ouvre la porte qui conduit au secrétariat. Il est vide.

Alors il entend les employés et tous les autres se précipiter au jardin. Bientôt ils sont tous là, effrayés et pâles ou le visage empreint d'une muette amertume. Par la fenêtre ouverte il s'informe de ce qui se passe, et on lui répond que Karnig vient de renverser trois gendarmes, d'abord deux à la fois, puis le troisième qui voulait le garotter. Maintenant il a les mains enchaînées derrière le dos... avec des poids pesants, ajoute-t-on encore.

« L'affaire » suit son cours.

L'un après l'autre, on amène les « arrêtés ». Ceux que l'on ne trouve pas immédiatement sont cherchés dans tout l'hôpital et traînés ensuite vers les autres, les mains liées et des chaînes aux chevilles, là-bas dans un coin du jardin, près de la tour du réservoir.

On fait l'appel. Il y en a un qui manque. L'officier de police se présente de nouveau au bureau.

« Je suis bien fâché, mais il nous en manque un », dit-il brièvement. « C'est un des dix-huit que j'ai ajoutés. »

Il jette un regard sur sa liste.

« Thoros Garabedian, vingt-quatre ans, né à Mousch. »

Vahann Effendi hausse les épaules avec ironie.

— « Est-ce que le pauvre diable est si indispensable à votre... entreprise? Bien. Vous pouvez être tranquille. Il n'a pu s'enfuir d'ici. Il n'en aurait ni la force, ni le courage. Il s'est sans doute blotti dans quelque coin de l'hôpital. C'est un pauvre garçon un peu faible d'esprit et facilement effarouché. De plus, il est atteint de diabète avancé et d'une tuberculose sans espoir. Ainsi — un coup d'œil perçant et inquisiteur va des lunettes d'or à l'homme de police resté près de la porte — ainsi, si vous pouviez peut-être penser que vous pouvez vous contenter de dix-sept au lieu de dix-huit... »

— Impossible, j'ai mes instructions. Et... »

— « Bien. Très bien. Avez-vous absolument besoin de lui là où vous voulez le conduire, — un nouveau coup d'œil tranchant

comme l'acier tombe des yeux gris sur le visage de pierre — alors je vais commander à mes gens de vous aider à le chercher. »

Peu de temps après, les gendarmes sortent du hangar où il s'était caché derrière quelques grosses planches le malheureux Thoros Garabedian, pâle comme la mort. Il tend vers les gendarmes des mains tremblantes :

« Tuez-moi, avant de m'envoyer là-bas, » supplie-t-il.

La seule réponse, à part le coup de pied qui l'envoie dans la direction du réservoir, est qu'on lui arrache du corps la longue blouse de son costume d'hôpital. Il reste debout en chemise et en pantalon, sa poitrine d'asthmatique découverte et ses étroites épaules secouées par un frisson.

On lui ordonne d'aller s'habiller et, courbé par la toux, il s'éloigne dans l'ombre des vieux cèdres.

Mariam s'est cachée près du grand banc de pierre ; les larmes coulent le long de ses joues creuses.

« Thoros », murmure-t-elle rapidement en fouillant dans sa jupe, « voici de l'argent — entends-tu — prends-le... tu ne peux pas supporter ce voyage... prends-le. »

Tout en lui glissant les pièces d'or dans la main, elle regarde ses joues maigres que

l'hectisie couvre de plaques rouges. Hébété d'horreur, il lui chuchote son remerciement, et en chancelant il continue sa route; ses pantoufles, trop grandes, claquent lamentablement à chaque pas sur les marches de pierre du perron.

D'un geste rapide, Vahann Effendi prie Hassan Bey de s'asseoir dans le large fauteuil. Le ronflement de l'automobile qui attend devant le grand portail retentit sourdement dans le bureau.

— « Eh bien, Hassan Bey...? »

Hassan Bey se tourne à contre-cœur vers l'officier de police qui vient d'entrer.

— « Ayez l'obligeance de me montrer votre ordre, commande-t-il.

— « Merci. Je le pensais bien. » Il s'adresse à Vahann Effendi : « Il est en ordre; donc, irrévocable. » Il porte la signature : « Bédri Bey ». — « Mais pour ce qui concerne ces dix-huit », Hassan Bey jette un regard aigu à la figure en uniforme gris qui reste debout devant la fenêtre, n'osant s'asseoir en présence d'Hassan Bey, « pour ce qui concerne ces dix-huit, je vous prierais de... ne pas trop vous hâter, Chevket Bey. Plaît-il? Vous avez ordre d'agir d'après les instructions? Oui, je sais — hum, c'est très bien. Mais permettez-moi

d'échanger quelques mots avec votre supérieur. »

« Stamboul 25. Est-ce le bureau principal de la police de sûreté? Vous parlez avec Hassan Moukdar Bey du Ministère de l'Intérieur. Puis-je parler à son Excellence Bédri Bey? Comment? Il a une séance? » Hassan Bey frappe du pied avec impatience. « Il ne veut pas être dérangé? Hum! Même pas par moi? Ayez pourtant l'obligeance d'essayer de l'appeler. Vite. Que dites-vous? Son Excellence a vraiment donné l'ordre que seuls les fonctionnaires de la police d'Etat soient mis en communication avec lui? pendant deux heures encore? — Non, impossible? Une séance importante! Bien. Je regrette infiniment. Très bien. Parfait. Au revoir! »

Hassan Bey s'éloigne du téléphone. Il est pâle de rage. Il va et vient en mordant sa moustache, et frotte des allumettes d'un mouvement nerveux pour les jeter par terre l'une après l'autre.

Au passage, il saisit l'éclair de triomphe qui illumine le visage de l'officier de police, tandis que sa montre à la main, il dit à Hassan Bey d'un ton ironique :

— « J'ai justement l'ordre d'avoir exécuté ma mission dans deux heures et que, après ce temps, les « arrêtés » doivent se trouver

à Stamboul. Puisque Votre Excellence est mécontente que j'agisse d'après les instructions, je peux téléphoner à mon chef et lui demander ses ordres relativement aux dix-huit hommes que j'ai ajoutés. »

— « Inutile ! » tonne Hassan Bey.

L'autre s'écarte de nouveau du téléphone comme frappé par un ressort. Mais Hassan Bey a recouvré son sang-froid. Il lance au fonctionnaire un regard de dédain.

— « Ne vous dérangez pas, Chevket Bey, absolument pas. Vous agissez sûrement tout à fait d'accord avec votre chef. Vous entendrez parler de moi une autre fois, à l'occasion. »

Il se tourne vers Vahann Effendi et lui dit rapidement en français :

« Il n'y a rien à faire. C'est comme toujours, — un ordre masqué. On inscrit dans les registres trente-deux et en réalité on en déporte cinquante. Comme vous voyez, Bédri Bey a pris ses arrangements contre mon intervention. C'est la manœuvre habituelle. Mais », il réfléchit un instant — « non, c'est inutile. Même si je téléphonais à Talaat Bey, il me répondrait qu'il ne peut pas se mêler des affaires de la police de sûreté et qu'il regrette vivement. »

Un sourire d'une amertume et d'une ironie

indicibles accompagne ces derniers mots. Alors il toise Chevket Bey d'un air hautain :

« Eh bien. Qu'attendez-vous? Les « arrêtés » sont certainement tous déjà à votre disposition. »

Chevket Bey salue et sort.

Dans le premier bureau, un bourdonnement de voix et un certain va-et-vient commence à se faire entendre.

Vahann Effendi passe avec force sa main sur son front, puis il l'y laisse un long moment en tenant ses yeux fermés.

— « Excusez-moi un instant, Hassan Bey. Il faut que j'aille vers eux. Ils sont en train de recevoir leurs papiers au bureau. Ils ont demandé la permission de me dire adieu... avant de partir. »

Vahann Effendi va à son coffre-fort, puis il se dirige vers la porte.

Hassan Bey est assis et attend, deux rides profondes entre les yeux.

Il ne sait pas lui-même combien de temps il attend. On distingue tant de bruits différents à travers la cloison qui le sépare du secrétariat.

Des pas, des pas lourds, un cliquetis de pièces d'argent, des voix étouffées, des sanglots.

Puis, Vahann Effendi rentre dans la chambre. Lentement et d'un pas vacillant, il

s'approche de la fenêtre, où il reste debout, en tournant le dos à son hôte.

Hassan Bey fume ses cigarettes avec frénésie, en lançant dans l'air de violentes bouffées.

— « Mon vieil ami », dit-il à la fin en allant vers la fenêtre. Un petit tabouret qu'il trouve sous ses pieds est lancé à l'autre bout de la chambre, puis il revient sur ses pas et se met à marcher de long en large tandis que peu à peu tout redevient tranquille dans le bureau d'à-côté.

— « Y a-t-il... y a-t-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous, mon cher Vahann Effendi? Et avec plus de succès? »

Vahann Effendi quitte la fenêtre et regarde son hôte. Il passe plusieurs fois la main sur son visage contracté par la douleur.

— « Je vous remercie, Hassan Bey, pour votre bonté. On a besoin de bonté dans des temps pareils. Mais je ne me rappelle de rien — d'important — en ce moment. »

Alors il s'efforce de sourire, d'un sourire triste et ironique à la fois.

« Excusez-moi, Hassan Bey; je ne puis vous offrir une tasse de café aujourd'hui. Mon vieux Sarkis est aussi parmi les « arrêtés ».

Il se tait, et posant tout à coup ses deux mains sur les épaules de l'autre, il le regarde

fixement dans les yeux. Il prononce en appuyant profondément sur chaque mot :

« Hassan bey, comprenez-vous *ce que cela signifie*? Savez-vous à quel sort on traîne ces malheureux? »

Le Turc cache ses yeux derrière sa main dans un mouvement de désespoir.

— « Ne m'en parlez pas, Vahann Effendi! Je connais *tout*, je comprends *tout*, je sais *tout*, encore plus que ce que vous savez vous-même, et c'est encore pire que ce que vous savez. »

Un coup de sifflet strident annonce le départ des expulsés. Sous le grand portail des pas nombreux retentissent, des pas pressés et des pas lents, des pas calmes et des pas agités, des pas de jeunes et des pas de vieux.

Vahann Effendi ouvre la porte; il reste debout sur le seuil, immobile, tout le temps qu'ils défilent. Ils sont liés dix par dix, et marchent entre les gendarmes. Le vieux Sarkis est le dernier.

Par-dessus le bruit de tous ces pas, la toux aiguë et sifflante de Thoros retentit...

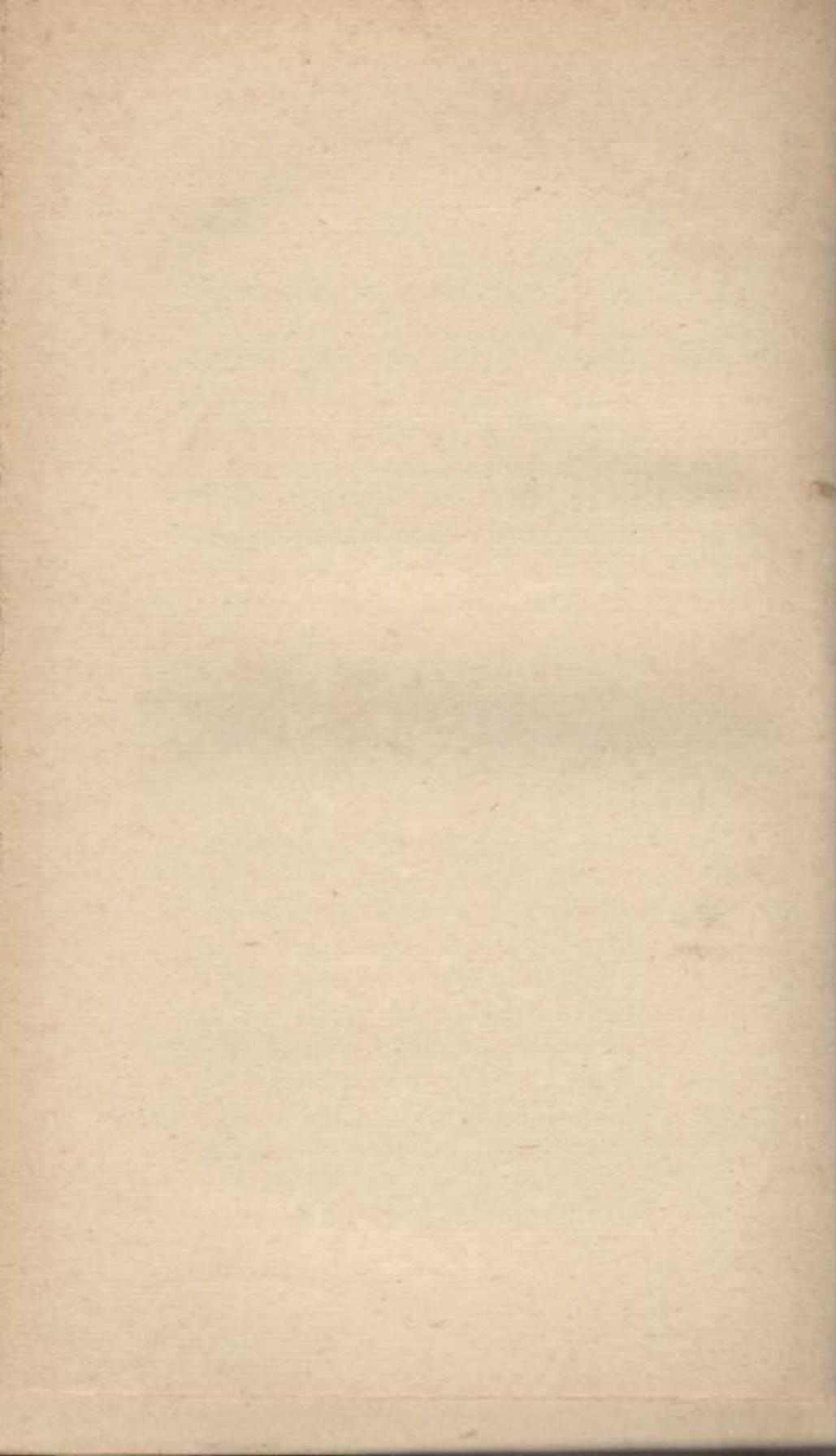
En haut sur le mur, Houmaïak pâle comme la craie et tremblant de tout son corps, suit du regard le cortège des déportés. Il voit les baïonnettes des gendarmes scintiller au soleil et il peut distinguer toutes

les silhouettes et les reconnaître, distinctement. L'une après l'autre.

Ses mains se crispent de fureur impuissante pendant qu'il regarde de tous ses yeux l'un des détenus, une forme haute et souple de jeune géant. Enchaîné et garotté, on le conduit entre deux gendarmes.

Houmaïak grince des dents.

Oui, ils s'en vont avec Karnig! — Karnig, son meilleur ami — son héros, celui qui devait être son guide et son soutien, pour la vengeance, une fois.



LE REVE

C'est le jour, mais le soleil est encore très bas dans le ciel ; en tout cas, les pauvres moutons qui cherchent un peu de nourriture dans l'herbe brûlée du bord du chemin ne se sont pas encore mis à l'ombre le long de l'immense mur de Yédi-Koulé.

Le troupeau ne s'effraye pas du vieux prêtre qui s'avance lentement sur le chemin conduisant de Yédi-Koulé à l'Hôpital. Le bonnet noir et la longue soutane semblent encore plus noirs à côté de la barbe qui tombe en cascade neigeuse sur sa poitrine et au-dessus des épais sourcils en broussailles qui, une fois, étaient aussi sombres que ses yeux, mais qui maintenant sont plus blancs encore que sa barbe.

Il s'arrête pour se reposer un instant. Il fait très chaud. Le chemin monte en pente douce. Le Père Ovhanès commence à sentir le poids de l'âge sur ses vieilles épaules de géant. Il enlève son bonnet et passe la main sur son grand front où les gouttes de sueur

suintent dans les larges rides. Puis, il sort son mouchoir, soigneusement plié et essuie cette sueur. Il est bien fatigué, mais content pourtant de s'être mis en route. Voilà longtemps qu'il n'a vu 'Thoros, le neveu de sa vieille femme défunte.

Le Père Ovhannès se laisse aller à ses pensées, le bonnet à la main, debout dans la poussière de la route.

Il regarde la mer scintillante de soleil et qui s'étend devant lui, au pied des vieux remparts historiques. Un nuage de fumée s'échappe mollement du petit vapeur qui a amené le Père Ovhannès de sa petite île jusqu'ici. Maintenant le vapeur s'éloigne de nouveau. Des dauphins jouent dans son sillage qui se dessine nettement sur la nappe ondulante. Au loin, la masse gris-fer du Goeben louvoie tout près de Prinkipo.

Il regarde son île qui s'esquisse sur la mer, claire et nette, voilée seulement au sud par les rayons vaporeux du soleil de midi. C'est un plaisir si rare pour lui de pouvoir jouir du coup d'œil de ce point de vue. Oui, il y a bien longtemps qu'il n'a visité l'Hôpital. Depuis que la misère et le deuil ont recommencé pour son peuple il n'a pas été là-bas et il n'a plus revu Vahann Effendi. C'était si difficile d'obtenir une permission de voyager d'un district à l'autre. Surtout de-

puis que les Turcs ont commencé à fortifier, non seulement le Bosphore, mais encore la côte vers Pendik et les Iles des Princes juste en face, les défenses ont été encore plus strictes.

La mer! Comme elle est grande et belle d'ici. Elle est comme la vie devant les yeux de la jeunesse, comme la vie se montrait à Dikran, par exemple, Dikran dont les yeux riaient toujours jusqu'au moment où son visage fut broyé par une grenade anglaise à Galipoli, foudroyé par les compatriotes de Gladstone, l'ami des Arméniens, et pour la cause turque.

Les yeux du Père Ovhannès se tournent vers la pointe occidentale de l'île qui s'avance dans la mer, vers le cimetière où repose Dikran, son fils unique, tombé aux Dardanelles il y a une année.

Le visage sévère et triste du portier lui dit tout de suite qu'il s'est passé quelque chose d'anormal. En quelques minutes le vieux prêtre apprend la nouvelle des nombreuses déportations faites la veille et que Vahann Effendi est couché, malade, très malade.

Le portier parle à voix basse. Et le Père Ovhannès remarque, sous les fenêtres de l'habitation de Vahann Effendi, une quantité de gens, des jeunes surtout, aux traits

altérés et pâlis de fatigue. Il comprend pourquoi ils sont là. Et qu'ils y ont passé la nuit.

Il ferme les yeux et se sent comme anéanti. Thoros, pauvre enfant ! Toi aussi, tu vas loin ! Là-bas, dans le désert pierreux des montagnes du Taurus où aucun secours ne peut te parvenir...

Puis on annonce dans la chambre à coucher de Vahann Effendi que le Père Ovhanès est là.

Houmaïak est debout dans la chambre, près de la porte. Toutes les fois que la garde-malade ou quelqu'un d'autre lui fait signe qu'il peut s'en aller, il se rapproche au contraire d'un pas de plus et s'avance dans la chambre, vers le lit.

Et cela depuis ce matin, depuis qu'il a entendu les médecins parler ensemble à demi-voix et dire que Vahann Effendi allait mourir...

Houmaïak avale avec peine quelque chose qui le serre à la gorge et qui l'étrangle — et il jette encore un regard vers le lit. Comme les yeux de Vahann Effendi sont devenus grands et, depuis hier ils sont si curieusement enfoncés dans leurs orbites. Pourtant leur expression est si claire et si calme pendant qu'il parle avec le vieux Père Ovhanès.

Et sans savoir lui-même comment, Hou-

maïak se trouve tout à coup près du lit. Il jette sa tête sur la couverture et sanglote, sanglote désespérément.

Il sent la main de Vahann Effendi qui lui caresse les cheveux :

« Allons, mon enfant — mon petit, tranquillise-toi. Je ne suis pas si malade, certainement. Il y a seulement trop de jours pénibles. Et ce n'est pas bon pour mon cœur. »

Tandis qu'Houmaïak reste là, il entend la voix profonde et tranquille du vieux prêtre.

Elle résonne avec force, mais elle est pourtant pleine de paix; il semble à l'enfant qu'elle lui rappelle le murmure du fleuve de son pays natal, vers Trébizonde.

« Quand nous avons perdu Dikran », dit le vieillard, en passant sa main dans sa longue barbe blanche et en laissant son regard errer du malade à la fenêtre, du côté de la mer et de la petite île, « nous avons cru, Dieu nous assiste! que nous avions le droit de le pleurer. Oui, nous l'avons cru, car il était notre unique enfant, l'espoir de notre vieillesse.

« Quand la guerre a éclaté, il a été immédiatement envoyé aux Dardanelles. Alors il est revenu ici avec les premiers grands blessés. Puis nous l'avons couché dans notre propre cimetièrre. Mais sa mère ne pouvait pas le

supporter. Six mois plus tard, elle est allée se reposer à côté de son fils. Et quand elle aussi m'a été arrachée, oui j'ai cru — que Dieu me pardonne — j'ai cru que j'avais le droit de la pleurer, la vieille et fidèle épouse, qui pendant tant d'années ne m'avait jamais quitté.

« Mais — il y a trois mois ! »

Le vieil homme pousse un si profond soupir que sa barbe s'agite avec violence. Il semble à Houmaïak que sa voix tonne à travers la chambre comme lorsque le vent du nord soulève les flots du fleuve pendant l'orage et qu'il paraît vouloir sortir de son lit, mais reste pourtant entre ses rives.

« C'est alors que j'ai appris que tous ceux de notre race à Mousch sont morts et exterminés. Pas un seul n'a été épargné. Il y en avait trente-cinq de la famille de ma femme et quarante-huit de la mienne. Il n'en reste pas un seul ! Tous ont été tués ou brûlés, après quelques jours de voyage au sud de Mousch. »

Sa voix tremble d'émotion et lui manque un instant. Mais il retrouve vite son calme.

« Alors, j'ai compris que je n'avais pas eu le droit de pleurer sur mon fils, si jeune et si laborieux. Et non plus sur sa mère. Non, je n'en avais pas le droit. Car ils sont morts à leur foyer et leurs yeux ont été fermés par

les mains qui leur étaient les plus chères. Leurs cadavres n'ont pas été déchirés par les griffes des vautours de la montagne et avant de mourir ils n'avaient pas vu leurs proches assassinés et violés ou attachés ensemble sur les bûchers. »

Houmaïak fait un mouvement qui le rapproche de nouveau du lit, mais ils ne font pas attention à lui.

« J'ai appris tout cela peu de temps avant que le Patriarcat ne fût fermé par les Turcs. Je n'ai pas voulu aller les déranger pour demander de plus amples informations. Les renseignements que j'avais étaient assez sûrs. Je ne veux non plus y aller maintenant, alors que le Patriarche lui-même doit être aussi expulsé. Je sais déjà que toute notre famille, tous, les petits et les grands, ont été exterminés. Tous sont morts jusqu'au dernier homme et au dernier petit enfant. Thoros, qui était ici, était le seul qui restait. Et j'étais venu le chercher aujourd'hui... »

La voix du vieux prêtre n'a rien perdu de sa sonorité profonde qui rappelle de plus en plus à Houmaïak le fleuve de son pays. Son visage est calme et serein. Son regard a quitté la mer où est la petite île, et s'est tourné vers le ciel éblouissant de la lumière du soleil.

Houmaïak ne fait pas un mouvement et ils ont oublié sa présence. Il suit le regard du vieux prêtre et regarde aussi le ciel. Tout à coup un éclair de désespoir et d'amère ironie enflamme les yeux du garçon. Comment peut-on croire en Dieu après tout cela ? Est-ce que quelqu'un ose dire qu'un Dieu juste a voulu cela ! Qu'est-ce que Karnig disait donc un jour, en se moquant de la religion, que...

« Chantez-moi quelque chose », dit tout à coup la voix faible de Vahann Effendi. « J'ai besoin d'un chant. Oui, le chant est la seule chose dont j'aie besoin maintenant. Chantez-moi la *Berceuse*, Père Ovhannès, la *Berceuse* de Notre Mère l'Arménie. »

Et le vieux prêtre se met à chanter de sa voix puissante et pourtant si douce. L'enfant l'écoute et remue les lèvres en suivant les paroles du chant. Le Père Ovhannès chante de plus en plus fort. A la fin, il se lève et, découvrant sa tête blanche, il se tient debout, le dos au lit et, c'est tourné vers la mer et l'Orient qu'il chante la fin de l'hymne, tandis que le crépuscule commence à envahir la chambre.

... Et un jour, dans une suprême secousse de douleur, tu te redressas. Et tu jetas un grand cri d'angoisse et de révolte. Le monde resta

sourd à ta voix; et ton effort fut écrasé sous l'aveugle talon des forces brutales.

Parmi des feux sinistres, des monstres apparurent, qui te brûlèrent le cœur et t'arrachèrent les yeux. Chassée de ta maison, tu tombas sous les vents, nue, gisante sur le sol, dans le sang et les cendres...

Houmaïak voit Vahann Effendi qui se couvre les yeux de sa main, puis il se tient immobile tandis qu'une strophe après l'autre résonne à travers la chambre.

Il entend la voix du vieux prêtre monter vers le plafond avec les accents enflammés d'un feu que rien ne peut éteindre; tandis qu'il reste debout, devant la fenêtre, ses vieilles mains serrées fortement le long des plis de sa robe noire, et chante le regard perdu vers l'Orient lointain :

Assez! ta berceuse est un chant de mort! Assez! nous te chanterons une berceuse nouvelle: Nous chanterons la berceuse de l'espérance et de la vengeance. Et les morts tressailleront de joie sous la terre.

Relève la tête, et ne pleure pas! La douleur est sainte, la douleur est grande et salutaire. Rien n'est plus noble que la victime vaillante sous sa croix. Et c'est dans les ténèbres que l'aurore mûrit.

Les noirs destructeurs et les rouges bourreaux s'évanouiront comme de la fumée, et tu surgiras des cendres, rajeunie par la souffrance rayonnante!

Vahann Effendi a laissé retomber sa main de ses yeux. Lentement et péniblement il secoue la tête pendant la dernière strophe. Puis il remue les lèvres et essaye de prononcer aussi les paroles pendant que le vieux prêtre joint les mains et lentement et d'une voix plus basse chante la fin de la *Berceuse*:

Qu'ils dorment en paix, les frères pâles qui tombèrent ! O mère, relève-toi, bénis-nous, étends sur nous tes mains immenses ! Que notre sang tarisse et que nos vies soient immolées pour ton bonheur.

Quand Houmaïak voit l'expression qui transfigure le visage de Vahann Effendi, il se jette à genoux au pied du lit en poussant une plainte étouffée.

Vahann Effendi a appelé d'un signe le Père Ovhannès et lui parle longuement.

Toute difficulté de respiration a disparu aujourd'hui. On ne remarque qu'une grande lassitude. Oui, sa voix est si lasse que le Père Ovhannès doit se pencher pour l'entendre, mais elle est si pure et si claire que l'enfant pense qu'elle ressemble à la clarté des étoiles.

« C'était mon rêve », dit Vahann Effendi lentement, « que la paix viendrait avant qu'il soit trop tard, trop tard pour tous les nôtres là-bas. La paix, et avec elle l'ordre

de retour, imposé par l'une ou l'autre de ces nations qui se nomment civilisées. Et puis une fois, je faisais aussi le rêve, que tous les jeunes qui se sont enfuis de quelques vilayets, après les premiers massacres et réfugiés dans les montagnes où ils vivent comme des aiglons sur les sommets et dans les ravins, puissent subsister jusqu'à la fin, jusqu'à ce que la paix vienne ou jusqu'à l'arrivée des Russes. Mais à présent, nous nous approchons du deuxième hiver de guerre, et il y en aura sûrement un troisième. *Et alors*, ils seront aussi depuis longtemps la proie de la mort... et des vautours de la montagne, comme vous le disiez, Père Ovhanès. Si la paix arrive subitement, comme par un miracle, il y a encore de l'espoir. Et un peuple peut croître d'une poignée! Et les survivants recevront peut-être des secours de l'Europe et de l'Amérique. Sinon, c'est seulement un rêve et ce sera notre dernier rêve. »

Les yeux d'Houmaïak sont suspendus au visage de Vahann Effendi. Il voit les paupières fatiguées se fermer un instant.

La porte s'ouvre. M. Delacombe vient pour donner une injection à Vahann Effendi. Houmaïak n'ose pas rester plus longtemps; il se lève et se glisse hors de la chambre,

aussi doucement et aussi lentement que possible.

Il s'en va vers le talus de gazon, son refuge favori dans la joie et le chagrin. Ses amies, les chèvres ne sont plus là. Les Turcs les ont toutes emmenées ce matin. Il a encore dans les oreilles leurs derniers cris d'adieu et sent comme le talus est vide et mort sans elles.

Mais qu'est-ce que cela? Ah! de misérables chèvres... et des hommes... et tout ce qui est possible... n'importe quoi!...

Il se jette par terre, la tête dans ses bras et il se laisse aller à un accès de larmes. Il pleure parce que Vahann Effendi va mourir.

Mais la fatigue arrête ses larmes. Il est si fatigué. La nuit avant, il ne s'est pas couché. Il est resté avec tous les autres qui le pouvaient dans le jardin de l'Hôpital, à regarder la lumière de la chambre de Vahann Effendi. C'était comme si tout l'Hôpital prêtait l'oreille à sa respiration.

Et tandis que la faim lui creuse l'estomac, il ferme les yeux et pense au rêve de Vahann Effendi.

Houmaïak serre les paupières. Lui aussi peut rêver. Quelles choses extraordinaires il voit! Est-ce peut-être parce qu'il a faim? Car c'est une chose qu'il ne veut avouer à

personne, il a faim ; il a faim depuis que le vieux Mihran-Agha est mort.

Distinctement, il voit devant lui des silhouettes qui s'agitent dans le lointain, au milieu d'une sombre forêt de montagne. Toutes sont maigres comme des squelettes. Des milliers d'étoiles scintillent au-dessus de leurs têtes dans la nuit profonde. Et tout à coup, il voit une pluie d'étoiles qui tombent sur la terre. Et sur chacun des fronts aux boucles noires en désordre, il se pose une de ces étoiles lumineuses.

Il frotte ses yeux lourds de sommeil. Qu'est-ce que l'étoile veut donc dire ? Un mot, un seul mot. Mais il l'a oublié. Il est si fatigué, et il a si sommeil.

Mais tout à coup, il voit encore quelque chose, avant de fermer les yeux complètement. Et un sourire passe sur son visage dans la joie de cette vision. Loin, bien loin, sur le versant d'une montagne d'un pays qu'il ne connaît pas, il voit les yeux de Karnig étinceler dans l'ombre. Un frisson de bonheur le traverse, car maintenant il se rappelle soudain le mot ! Ah ! oui, naturellement ! C'est le seul mot qui reste pour lui dans ce monde. Il se soulève à demi et ses lèvres remuent. Mais il a trop sommeil pour pouvoir prononcer le mot. Il retombe sur le gazon.

Il ferme les yeux et il lui semble entendre un fleuve gronder dans le lointain, au pied d'une montagne. Et il peut entendre que le fleuve déborde de ses rives. Il ne peut plus voir le ciel dans l'obscurité de la nuit d'horreurs. Comme le fleuve mugit ! On dirait qu'il chuchote aussi le mot. Le mot qui brille sur tant de fronts cachés.

Avec un soupir, il laisse tomber sa tête contre le talus. Sa respiration devient lente et profonde. Houmaïak s'est endormi.

La petite tête aux cheveux noirs coupés ras repose tranquillement contre la pierre dure. Le visage est à demi tourné. La longue frange de ses sourcils met une ombre légère sur la pâleur de ses joues. Ses deux bras maigres sont grands ouverts.

Au-dessus de lui, dans le ciel sans nuages, les éperviers tournoient sans cesse. Leur cri est le dernier son qui retentit dans son rêve. Mais ils n'éteignent pas le sourire qui a éclairé ses traits au moment où il s'est laissé aller au sommeil ; il illumine encore doucement le visage de l'enfant endormi.

IMP. M. FLINIKOWSKI,
216, BOUL. RASPAIL,
PARIS

